# Les Phéniciens



Stock

# Les Phéniciens

La première édition de ce catalogue
a été publiée à l'occasion de l'exposition
*Les Phéniciens*
au Palazzo Grassi à Venise, 1988



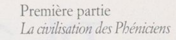
*Dépôt légal : novembre 1997*
*54-40-4819-01/6*
*ISBN : 2-234-04819-2*

# Les Phéniciens

Direction scientifique
Sabatino Moscati
Professeur à l'université de Rome
Président de l'Union académique nationale italienne
et Directeur de l'Institut d'études du Proche-Orient

Stock

Sommaire










Première partie
*La civilisation des Phéniciens*



Deuxième partie
*Les grandes aires phéniciennes et puniques*



*Le symbole • suivi du n° de page renvoit à l'illustration en couleurs*

Troisième partie
*Le monde de l'art*



Quatrième partie
*Les Phéniciens et les autres*

# La civilisation des Phéniciens

# Une civilisation redécouverte

*Sabatino Moscati*



*Plaquette avec scarabée provenant de Nimrud, Iraq VIII^e siècle av. J.-C. ivoire, 3,3 cm Bruxelles Musées royaux d'Art et d'Histoire*

Au cours de ces dernières années, les connaissances sur la civilisation phénicienne ont fait l'objet de profondes mutations. La nature du peuple, sa culture, son héritage, ont été revus et redéfinis. Mais à l'origine de ces modifications, on trouve une série de découvertes archéologiques qui ne furent pas uniquement le fruit du hasard. Elles reflètent en effet une politique raisonnée de la recherche et elles ont évidemment été suivies par de nouvelles évaluations.
Pour juger de ce qu'étaient, il y a un quart de siècle, les connaissances portant sur la civilisation phénicienne, il convient avant tout de rappeler la thématique complexe dont elles étaient empreintes. Si l'on utilise le mot « Phéniciens » au sens large, c'est-à-dire en tenant compte des vestiges que nous a laissés ce peuple sur sa terre d'origine et lors de son expansion méditerranéenne jusqu'à l'extrême Occident, il faut alors faire une distinction entre la plus grande colonie phénicienne, Carthage, et les hommes qui, a partir de celle-ci, créèrent un vaste empire. En ce qui concerne le mot « Puniques », il s'agit de l'adaptation latine de « Phéniciens », mais désignant plus spécifiquement les Carthaginois, car c'est avec eux que Rome entretint l'essentiel des contacts.
Question de termes ? Non, ou du moins pas uniquement. En Orient, la situation est simple car il n'existe que les témoignages phéniciens. En revanche, elle est plus complexe en Occident, puisque l'on y distingue une phase initiale phénicienne, suivie d'une phase carthaginoise ou punique, sans pour autant qu'il existe toujours et partout une nette distinction entre les deux. Il est cependant indéniable que la prise en compte des différentes articulations géographiques, chronologiques et ethniques par lesquelles se présente à nous cette civilisation, définie globalement comme phénicienne, constitue aujourd'hui l'un des éléments les plus positifs dans le domaine de la recherche.
Considérant ce que l'on savait sur les Phéniciens il y a environ vingt-cinq ans, on s'aperçoit tout d'abord que les sources littéraires directes étaient limitées, consistant en quelques brèves inscriptions en alphabet phénicien, qui mentionnent des noms de souverains, des consécrations de monuments, des divinités. Une source, directe à l'origine, mais qui nous est parvenue par l'intermédiaire de Flavius Josèphe, concerne les Annales de Tyr renfermant des informations sur l'histoire de cette cité au cours de deux périodes, les X^e-VIII^e siècles et le VI^e siècle av. J.-C.




*La Méditerranée*
*à l'époque*
*de l'expansion*
*phénicienne*

*Afin de permettre une meilleure localisation des sites archéologiques mentionnés dans les légendes, nous les avons fait suivre du nom du pays ou de la région où ils se trouvent aujourd'hui.*
*De plus, pour quelques objets reproduits dans cet ouvrage, des datations différentes peuvent apparaître entre les légendes et le texte qui les mentionne. Nous avons en effet utilisé pour ces légendes les dates indiquées par les musées d'où proviennent les objets représentés, tout en laissant le droit aux auteurs des textes d'apprécier différemment ces datations*

Pour ce qui est des sources indirectes, la situation était meilleure. En effet, tant du côté égyptien que mésopotamien, nous possédions des chroniques relatives aux rapports avec les villes phéniciennes et, dans les sources assyriennes en particulier, sur leur conquête. Le témoignage de l'Ancien Testament pouvait être considéré comme plus vaste et significatif, spécialement sur les contacts avec Tyr à l'époque de Salomon, puisque l'on y apprend que Hiram, le roi de cette cité, fit construire le Temple de Jérusalem. Les relations entre les rois d'Israël et ceux de Tyr y sont également évoquées, révélant des faits religieux comme l'influence du polythéisme phénicien sur Israël.



*Statuette de divinité de provenance syrienne VIII^e siècle av. J.-C. bronze et argent 20 cm Paris, Musée du Louvre* • *p. 33*

Quant à l'archéologie, les fouilles en Phénicie laissaient apparaître des lacunes considérables. Il existait bien de riches témoignages, tels que ceux d'Ugarit et de Byblos, et, plus tardifs, ceux de l'époque gréco-romaine. Mais les cités phéniciennes proprement dites étaient peu connues, ou, plus exactement, la période phénicienne de celles-ci : de Tyr, par exemple, nous ne possédions pour ainsi dire que les monuments romains. Il y avait toutefois des vestiges importants fournis par les villes environnantes qui reflétaient le rayonnement de l'artisanat phénicien : ainsi, les coupes métalliques et les ivoires, d'une facture certainement phénicienne, découverts à Chypre et en Mésopotamie.

Pour ce qui est de l'Occident méditerranéen, on savait infiniment plus de choses sur Carthage, d'après des milliers d'inscriptions, mais il ne s'agissait pour la plupart que de dédicaces votives répétant les noms des divinités les plus importantes et fournissant un témoignage sur leurs auteurs. Elles ne dévoilaient que peu de choses des croyances et des rites, et rien des événements historiques. Il est probable qu'une historiographie carthaginoise a existé, cela est même certain au travers de ce que nous en rapportent les auteurs classiques, mais il ne nous en reste rien.

Par contre, la documentation littéraire était riche, principalement liée au grand affrontement qui opposa les Carthaginois aux Grecs en Sicile, et aux Romains dans toute la Méditerranée. Il s'agit bien sûr d'une historiographie partiale, venant d'ennemis qui tendaient a donner des Carthaginois une image défavorable, exagérant leur cruauté, leur attribuant une prétendue perfidie et mille autres défauts. L'appréciation semble cependant différente pour Hannibal, du moins en partie : l'hostilité à l'égard du plus grand ennemi de Rome est en fait accompagnée d'une tendance à reconnaître, voire même accentuer sa valeur, pour mieux justifier les défaites subies.

*Vue aérienne de la zone archéologique de Sidon, Liban*

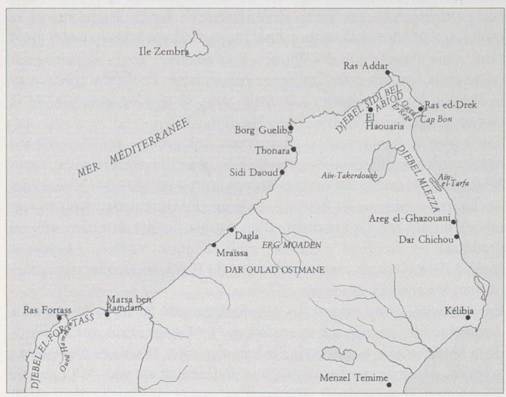


En réalité, la plus grande carence des sources classiques ne tient pas à leur partialité, mais aux limites de leur point de vue et de leur intérêt, se traduisant en informations tout aussi limitées. Hormis les épisodes guerriers, nous n'avons que des données sporadiques : ce qu'Aristote nous relate de la fondation de Carthage ; ce que nous dit Polybe concernant la révolte des mercenaires ; le récit, dans sa version grecque, de la circumnavigation de l'Afrique par Hannon...

Sur le plan archéologique, la destruction de Carthage avait sévèrement réduit les possibilités de connaissance pour les historiens à venir. Néanmoins, la fouille des nécropoles put fournir nombre de témoignages sur les arts « mineurs » : figurines en terre cuite, amulettes, ivoires, scarabées, bijoux, etc. Un sanctuaire d'un type particulier, le tophet, où l'on pratiquait les sacrifices d'enfants, avait en outre restitué, à Carthage comme dans d'autres centres d'Afrique du Nord, de nombreuses stèles portant inscriptions et décors.

En revanche, rares étaient les témoignages sur les colonies fondées d'abord par les Phéniciens, et ensuite par les Carthaginois, sur les bords de la Méditerranée occidentale : le long des côtes africaines d'une part ; à Malte, en Sicile, en Sardaigne, aux Baléares et au sud de l'Espagne d'autre part. Il apparaissait avec évidence que ces colonies avaient existé et que certaines d'entre elles avaient été florissantes ; mais le peu d'intérêt pour ce type de recherches se traduisait en une évaluation superficielle des données.

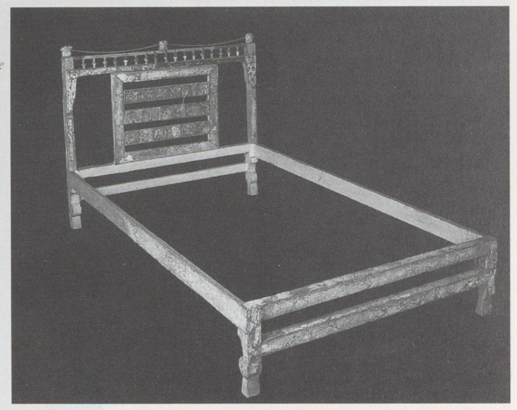
*Ruines puniques sur la colline de Byrsa à Carthage Tunisie*




*La région du cap Bon avec les trois forteresses puniques de Kélibia Ras Fortass et Ras ed-Drek Tunisie*

Parvenus à ce point, il est donc aisé de comprendre pourquoi, au début des années soixante, l'existence proprement dite et la consistance d'une zone d'études globalement « phénicienne » était discutable. Les épigraphistes considéraient les inscriptions sur le seul plan de leur caractère sémitique, sans porter intérêt à l'espace archéologique ; de leur côté, les archéologues faisaient des fouilles dans le monde punique en recherchant principalement les témoignages classiques, les seuls sur lesquels ils fussent compétents. Qui s'y connaissait en écriture ne s'y entendait pas en archéologie, qui connaissait l'archéologie ne s'y entendait pas en écriture.

*Lit en ivoire provenant de la tombe n° 79 à Salamine, Chypre VII^e siècle av. J.-C. Nicosie, Cyprus Museum*



La transformation profonde des connaissances qui a eu lieu depuis se fonde principalement sur les découvertes archéologiques. Cela peut faire accroire que ces changements sont entièrement dus au hasard ; mais ce n'est vrai que pour une part minime. En réalité, les découvertes dérivent d'un intérêt nouveau pour le monde phénicien, d'une méthodologie nouvelle qui le place au centre d'une recherche systématique. Des programmes ont donc été établis. Outre les fouilles, une plus grande importance a été accordée à la prospection afin de définir les zones archéologiques en fonction de leur intérêt.

Il est regrettable que les événements actuels du Liban aient réduit les possibilités d'enquête dans la mère patrie des Phéniciens. Elles avaient bien progressé avec la découverte de la nécropole de Khaldé, près de l'aéroport de Beyrouth, grâce à la Direction libanaise des Antiquités et à l'action de missions étrangères, telles que la mission américaine à Sarepta. L'activité n'a pu se poursuivre que plus au nord ou plus au sud ; dans



*Plaquette avec lièvre et veau accroupis découverte à Nora Sardaigne V^e siècle av. J.-C. ivoire, 8,5 cm Cagliari, Museo Archeologico Nazionale*

le premier cas avec les fouilles des Danois à Tell Suqas, en Syrie, dans le deuxième, avec celles des Italiens à Akhziv et celles des Israéliens dans différentes localités de la côte.

À Chypre, les fouilles menées par le département local des Antiquités, se sont considérablement développées. On peut noter les découvertes de Kition, une colonie phénicienne importante remontant au moins au IX^e siècle av. J.-C., ainsi que celles de Salamine où une nécropole des VIII^e-VII^e siècles av. J.-C. a livré de riches mobiliers funéraires parmi lesquels un ensemble d'ivoires des plus intéressants. Désormais, il est certain que toute la côte méridionale de Chypre a été l'objet de la pénétration phénicienne.

Par rapport à l'ensemble de la zone orientale, les découvertes effectuées dans l'aire occidentale sont certainement plus remarquables. En Tunisie, les recherches de l'Institut national d'Art et d'Archéologie, à Kerkouane, au cap Bon, ont révélé les structures d'une ville punique. Toujours au cap Bon, l'examen des lieux, mené par les Italiens et les Tunisiens, a fait apparaître une série de forteresses illustrant le système de défense construit par Carthage à l'endroit même où le territoire africain se rapproche le plus de la Sicile. À Carthage, les fouilles patronnées par l'Unesco pour le sauvetage de ce qui reste de la période punico-romaine, ont fourni des données intéressantes.

Une série de missions archéologiques italiennes, mandatées par l'université de Rome et le Conseil national des Recherches, a permis une mise à jour de ce que nous savions sur les Phéniciens – nous utilisons toujours ce terme dans son sens le plus général, y compris pour Carthage et le monde punique – à Pantelleria, en Sicile, et à Malte où la découverte du sanctuaire de Tas Silg a apporté une des preuves les plus significatives de la superposition des témoins de plusieurs civilisations sur le même lieu. Mais les découvertes italiennes les plus éloquentes concernent la Sicile et la Sardaigne.

En Sicile, les fouilles pratiquées à Motyé ont révélé le tophet, avec plus de mille stèles décorées qui traduisent bien des aspects de l'art phénicien. Toujours à Motyé, d'autres vestiges ont été découverts, alors que Grotta



*Stèle votive avec « signe de Tanit » caducée et dauphin provenant de Consantine Algérie III^e-II^e siècles av. J.-C. calcaire, 46 cm Paris, Musée du Louvre*



*Pendentifs en or de techniques différentes provenant de Tharros Sardaigne VII^e^-VI^e^ siècle av. J.-C. 3-1,5 cm diam. 1,9-0,9 cm Cagliari, Museo Archeologico Nazionale*

Regina, près de Palerme, a livré des figurations et des inscriptions pariétales, datant de plusieurs époques, et qui indiquent l'existence d'un sanctuaire rupestre, a ce jour le premier et le seul de l'Occident phénicien. En Sardaigne, à Monte Sirai, la découverte en 1962 d'une forteresse édifiée dans l'arrière-pays par le centre côtier de Sulcis, atteste la pénétration militaire dans l'île. Quant aux fouilles d'Antas, elles ont démontré la rencontre d'un culte romain avec un culte phénicien antérieur, celui du dieu Sid, attesté par plus d'une vingtaine d'inscriptions. Cependant, les découvertes les plus récentes sont celles de Tharros, le grand centre phénicien non loin de l'actuelle Oristano, d'où les navires en provenance de l'Afrique faisaient route vers les Baléares et l'Espagne. Tharros est aussi le meilleur exemple de la recherche sur le terrain, complétée par celle en musée afin de publier les matériaux inédits qui s'y trouvent conservés : l'exemple des bijoux est en ce sens significatif. On peut en dire tout autant d'autres catégories de monuments qui, dans l'ensemble, représentent une information de premier ordre sur la civilisation

phénicienne en Sardaigne. C'est le cas des stèles de Nora et de Sulcis, des figurines en terre cuite de Bithia, des collections de scarabées, d'amulettes, de monnaies, d'ivoires et d'os, qui se trouvent à Cagliari et à Sassari.

En Espagne également, le renouvellement des connaissances est considérable. Les fouilles menées par les Espagnols et les Allemands sur la Costa del Sol ont livré une documentation importante sur la présence phénicienne dès le VIIIe siècle av. J.-C. Il s'agit des nécropoles d'Almuñécar et de Trayamar, mais aussi d'agglomérations comme Toscanos. Ces découvertes attestent de la rencontre et de la compénétration avec la culture indigène et, dans tous les cas, grâce aux ateliers locaux, du développement de la production, initialement importée.

Une transformation radicale des études a donc appuyé les découvertes archéologiques, ce qui a permis de mieux définir la civilisation phénicienne. Quels sont les caractères essentiels de son histoire ? Comment, pourquoi et quand peut se vérifier le phénomène de la colonisation méditerranéenne ? De quelle manière les connaissances anciennes et nouvelles sur la culture, la religion, l'art, peuvent-elles être intégrées en une vision plus homogène ? Toutes ces questions commencent à trouver leur réponse au moment même où l'on situe mieux les Phéniciens dans le monde méditerranéen. Gageons que les pages qui suivent en apporteront le témoignage.

# Qui étaient les Phéniciens ?

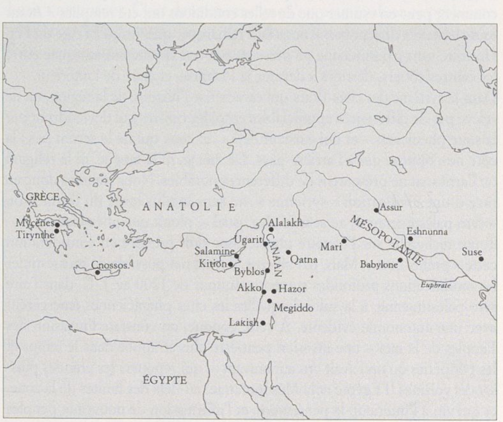
*Sabatino Moscati*

Définir les Phéniciens comme un peuple dont les caractéristiques essentielles permettraient de circonscrire une aire culturelle, une langue suffisamment homogène et un ensemble d'éléments historiques et culturels cohérents, est loin d'être une chose évidente. Les thèses les plus variées sont avancées, s'agissant souvent de théories préconçues qui ne font que compliquer le problème et gêner la compréhension entre les chercheurs. Ainsi, c'est en ce qui concerne l'origine de ce peuple et de sa culture qu'il existe le plus de divergences : certains la font remonter au IIe ou au IIIe millénaire, d'autres vont jusqu'aux débuts de l'Âge du Fer, soit aux alentours de 1200 av. J.-C.

Il ne fait pas de doute que la diversité des jugements portés en la matière est due à l'ambiguïté du nom : *Phoinikes* pour le peuple et *Phoinike* pour la région, tels sont les vocables utilisés par les Grecs. On les trouve déjà à l'époque d'Homère, et leur rapport avec le nom commun *phoinix*, qui signifie « rouge pourpre », par référence à l'industrie phénicienne de la teinture des tissus, est évident.

Il se peut toutefois que le nom, dans son sens commun, ait été répandu dès le IIe millénaire. En effet, on trouve dans les textes mycéniens l'adjectif féminin *po-ni-ki-ja,* c'est-à-dire « rouge », à propos d'un char.

Mais comment les Phéniciens eux-mêmes se nommaient-ils ? Il faut avant




*Principaux sites de l'Âge du Bronze récent dans l'aire proche-orientale*

tout souligner que la conscience d'une unité nationale entre les cités phéniciennes fut très éphémère ; il n'y a donc pas de mots suffisamment sûrs permettant d'établir des distinctions. On peut admettre que déjà au IIIe millénaire, *Cananéens* désignait parfois le peuple et *Canaan* la région, à savoir toute l'aire syro-palestinienne. Il ne fait pas de doute qu'on l'utilisait aussi pour désigner les Phéniciens, en particulier dans l'Ancien Testament, et il est intéressant de constater qu'il survécut ensuite, au cours de la colonisation méditerranéenne et jusqu'à une époque plus tardive. C'est ainsi que, parlant de la population africaine de son temps, saint Augustin signale que les paysans se nommaient entre eux *Chanani.*

Des textes mésopotamiens du IIe millénaire associent *Canaan* au concept de « rouge pourpre ». Mais, selon nous, le mot *Cananéens* signifie beaucoup plus que *Phéniciens.* Certes, il les comprend, parfois même il les désigne, sans pour autant qu'il leur soit spécifique. Les choses se présentent tout autrement avec le mot *Sidoniens*, qui lui n'est que trop spécifique. Dans Homère comme dans la Bible, il arrive qu'il soit utilisé pour indiquer les Phéniciens dans leur ensemble, mais il est évident qu'il marque la prépondérance de la ville de Sidon, pendant un certain temps et à une certaine époque. En d'autres termes, il s'agit d'une extension de la signification, mettant une nouvelle fois en évidence le peu de conscience unitaire dont l'onomastique est un reflet.

Mais alors, indépendamment du nom, comment définir une unité phénicienne ? Selon la conception moderne, un peuple est un agrégat de personnes, que l'on peut différencier en fonction de la race et de la provenance, mais dont l'homogénéité vient de l'aire géographique commune, d'une langue, d'un processus historique et culturel. Cela étant posé, quand et comment peut-on estimer que de telles conditions ont été remplies ? Avant toute tentative de réponse, il nous faut remarquer que, jusqu'à l'Âge du Fer, l'histoire syro-palestinienne ne présente pas une distinction marquée entre les centres côtiers, destinés à devenir la Phénicie, et ceux de l'intérieur.

Dans le système des cités-États qui caractérise l'histoire de la région, on ne relève pas de différences appréciables entre les centres qui deviendront par la suite phéniciens – et qui existent déjà –, et ceux qui ne le seront pas : la côte ne s'oppose pas à l'arrière-pays. De même, ni la langue, ni la religion ou l'artisanat ne présentent de différences notables. Nous sommes donc en face d'une civilisation « syrienne », au sens le plus large du terme – ou « syro-palestinienne », au sens le plus usuel –, plutôt que phénicienne.

Toute recherche sur l'histoire phénicienne doit prendre en considération cette « préhistoire ». Mais, par ailleurs, il n'est pas possible de sous-estimer les modifications profondes survenues autour de 1200 av. J.-C. dans l'aire syro-palestinienne, à la suite desquelles les cités phéniciennes émergèrent avec une autonomie évidente. À cette époque, on constate l'invasion des Peuples de la mer – une invasion peut-être plus stratifiée dans le temps et les péripéties qu'on l'avait cru auparavant –, qui repoussa les grandes puissances voisines (l'Égypte et la Mésopotamie) au-delà des limites de la zone, et qui vit, à l'intérieur, la pénétration et l'affirmation de nouveaux peuples

(Hébreux et Araméens) au point que les villes de la côte se singularisèrent, voire de manière négative, car elles ne participaient à aucun de ces deux événements.

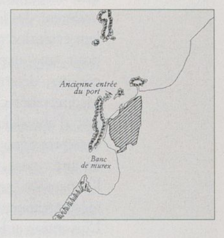
Mais il est évident qu'il ne s'agit pas uniquement d'un phénomène négatif. Du fait de leur isolement et de leur entassement le long de la côte, ces cités, que désormais et à juste titre nous pouvons qualifier de phéniciennes, nouèrent des liens plus étroits entre elles et interférèrent davantage dans leur évolution réciproque. De plus, la difficulté de s'étendre vers l'intérieur, pour une expansion principalement commerciale typique des villes côtières, détermina l'ouverture de nouvelles routes, celles de l'Occident méditerranéen. Ainsi naquit le grand phénomène de la colonisation, qui prit d'abord la forme d'une fréquentation sporadique. Ce phénomène, caractéristique de l'âge phénicien, totalement absent au cours de la période antérieure, sera suivi par des rencontres et des affrontements avec l'expansion grecque, dans un contexte directement lié à l'aventure méditerranéenne.

L'invention et la diffusion de l'alphabet, l'apparition de divinités nouvelles, la détermination de nouveaux éléments linguistiques dans le développement complexe des idiomes de cette zone, une plus grande incidence de la composante égyptienne dans la production artisanale, tels sont tous les éléments qui contribuent à définir une civilisation phénicienne autonome à partir de 1200 av. J.-C. environ.

Il convient néanmoins de rappeler et de souligner un point : la civilisation phénicienne proprement dite fut le résultat de faits nouveaux qui modifièrent la situation environnante. Et si paradoxal que cela puisse paraître, elle résulta plus de la continuité que de l'innovation qui, en revanche, se produisit tout autour. C'est dans ce sens que l'on peut évaluer ce problème complexe de la continuité et de l'innovation duquel la « nation » phénicienne émergea de façon autonome.

# Le territoire et les implantations

*Sabatino Moscati*

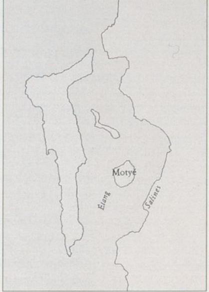



*Sidon (Liban) exemple d'implantation avec promontoire et double baie*

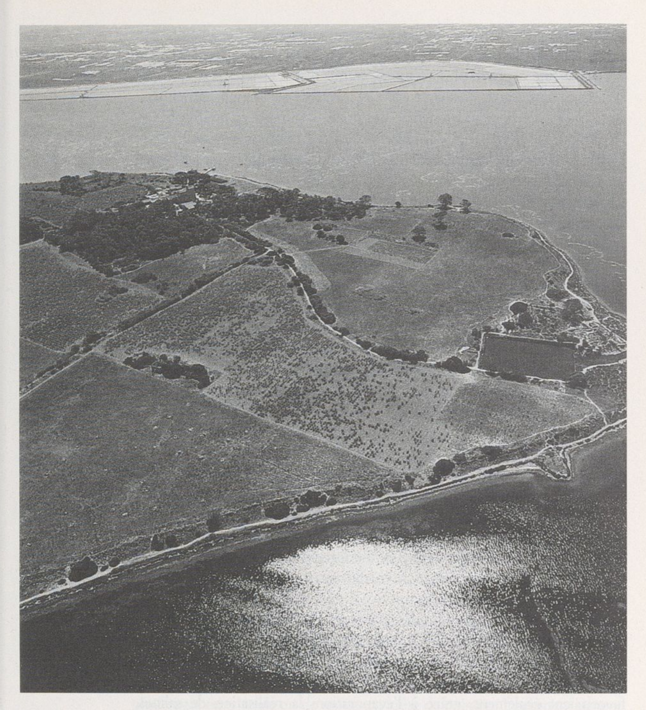
L'aire géographique où s'est déroulée l'histoire phénicienne d'Orient est constituée de la bande côtière syro-palestinienne, approximativement de Shukshan (aujourd'hui Tell Suqas) au nord, à Akko (aujourd'hui Acre) au sud. En réalité, ce n'est pas tant la nature de la région qui suggère ces limites, mais le fait que, plus au nord ou plus au sud, on ne trouve pas d'autres centres de culture phénicienne importants. Plus au nord, il y a Ugarit, mais son histoire était déjà achevée aux alentours de 1200 av. J.-C. alors que celle de la Phénicie commençait. Plus au sud, il y a Dor et Jaffa, mentionnées comme des conquêtes de Sidon à l'époque perse, mais ni l'une ni l'autre ne présentent de connotations de type phénicien. Si l'on peut tergiverser sur les limites des implantations phéniciennes, l'homogénéité de la région reste indiscutable, avec une spécificité géographique qui lui est propre, entre la mer et la chaîne montagneuse du Liban la séparant de l'intérieur. Cette région apparaît donc comme une bande côtière plus ou moins large selon l'avancée des montagnes : ici une cinquantaine de kilomètres, là un peu moins, jusqu'à se confondre parfois avec la mer quand les promontoires montagneux s'avancent juste au-dessus d'elle.

En divers endroits, ces promontoires morcellent la région, gênant toute circulation dans le sens de la longueur et favorisant l'autonomie par secteurs. En outre, des cours d'eau descendent des montagnes pour se jeter dans la mer, accentuant le fractionnement du territoire. Dans les zones ainsi formées, les conditions et les ressources du sol sont très favorables ; l'agriculture est florissante et l'exploitation du bois rentable. Ce n'est pas un hasard si des inscriptions signalent la volonté de se procurer le bois comme une des raisons essentielles de l'expansion assyrienne. Au IX^e^ siècle av. J.-C., par exemple, Assurnasirpal II s'exprimé ainsi dans une inscription de Balawat : « Je marchai jusqu'au mont Liban et coupai des troncs de cèdres, de cyprès et de genévriers. Avec le tronc des cèdres, je fis le toit de ce temple ; de cèdre également je fis les battants des portes et je les recouvris d'une plaque de bronze que je fixai aux portes.»

*Motyé: exemple d'implantation insulaire à proximité du littoral*




Cette situation géographique a eu pour première conséquence fondamentale la fragmentation politique et la constitution d'États principalement urbains : Arados, Byblos, Béryte, Sidon, Sarepta et Tyr. Dotées d'un arrière-pays plus ou moins important, ces cités tendirent à



*Vue aérienne de l'île de Motyé en Sicile avec le cothon et les fortifications sud*

s'organiser de manière indépendante, bien que de nombreux contacts plus ou moins étroits soient évidents, et même si, parfois, comme les sources l'indiquent, l'une ou l'autre eut la primauté. Il en fut ainsi pour Tyr et Sidon, d'où le nom de Tyriens ou de Sidoniens donné à plusieurs reprises aux Phéniciens dans leur ensemble.

La nature des implantations urbaines est assez caractéristique. On fondait les cités sur des promontoires rocheux qui pouvaient disposer alternativement de deux ports, au nord et au sud, selon les vents et les saisons. De plus, les petites îles situées face aux côtes devinrent également des zones d'implantation où il était encore plus facile d'ériger des fortifications et de se défendre en cas de siège, alors que l'accostage y demeurait possible. Arados et Tyr étaient les deux plus grands centres qui se dressaient sur des îles, et il faut souligner que, lorsque Alexandre le Grand

voulut s'emparer de Tyr, il dut faire construire une digue pour y parvenir. Selon les circonstances, la situation géographique de la Phénicie a pu nécessiter une coupure plus ou moins grande avec l'arrière-pays, quoique l'on ne remarque pas, jusqu'en 1200 av. J.-C., de séparation particulière. Après 1200, l'éclipse momentanée des grandes puissances limitrophes et l'irruption, vers l'intérieur, des Hébreux et des Araméens, détermina l'isolement plus marqué des villes phéniciennes qui se développèrent avec une grande autonomie.

La formation d'États forts en Syrie intérieure eut toutefois une autre conséquence pour les Phéniciens : elle gêna le commerce avec l'arrière-pays, qui constituait une composante essentielle de leur économie. Ils accrurent alors leur activité maritime, liée de tout temps à la situation de leurs cités. Cette activité, pour ce que l'on en sait, était précédemment tournée en direction de la Méditerranée orientale, et surtout vers l'Égypte qui entretenait des relations privilégiées avec la côte syro-palestinienne.

Après 1200, le commerce maritime des Phéniciens prit son essor. Deux faits essentiels concoururent à son extension lors de la première moitié du Ier millénaire : la consolidation des États de l'intérieur, et avant tout d'Israël, qui empêcha de façon durable les relations commerciales avec ceux-ci, et la reprise de l'expansion égyptienne, puis assyrienne, qui obligea à chercher d'autres débouchés.

Tous ces facteurs jouèrent un rôle déterminant dans cette aventure maritime qui fit de l'histoire phénicienne un phénomène non plus uniquement moyen-oriental, mais aussi, et plus généralement, méditerranéen. Dans ces conditions, la fondation des colonies d'Occident est des plus significatives. Comme les villes orientales, elles furent érigées sur les promontoires ou les petites îles, en face des côtes, à intervalles assez réguliers pour permettre des haltes au cours de la navigation.

Ce phénomène explique l'implantation de centres comme Carthage et Nora sur des promontoires, et de Motyé et Sant'Antioco sur des îles. Dans tous les cas, les eaux basses permettaient un abord facile aux embarcations pour lesquelles on creusait un bassin de carénage artificiel. Les eaux basses favorisaient également, grâce à l'évaporation, la réalisation de salines, typiques des implantations carthaginoises.

La nature même des fondations coloniales différencie les villes maritimes phéniciennes des villes grecques. Alors que ces dernières étaient alternativement colonies de peuplement et centres commerciaux, les villes phéniciennes avaient toutes une vocation exclusivement commerciale. Et si les phénomènes de peuplement et de conquête de l'arrière-pays se vérifient aussi dans l'aire phénicienne – spécialement en Sardaigne –, cela ne se produisit qu'au cours de la phase impériale de Carthage, quand les nécessités militaires imposèrent de nouveaux développements qui ne constituaient pas l'essentiel de la phase initiale de la colonisation.

# Les origines en Orient

*Sandro Filippo Bondì*

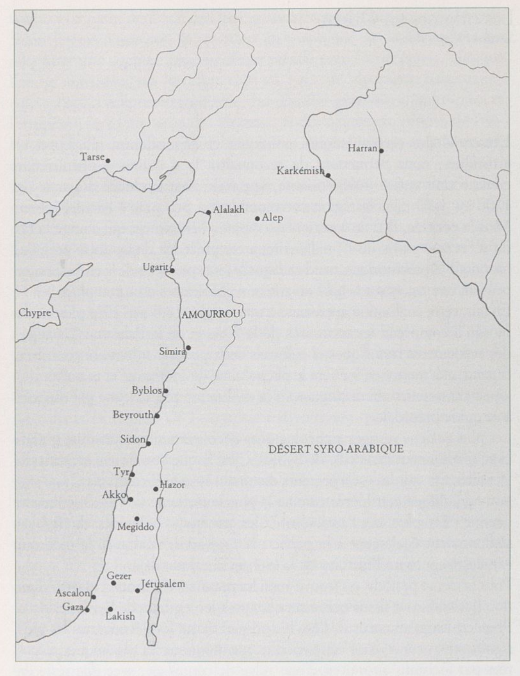
L'essentiel des caractéristiques politiques et linguistiques, religieuses et artistiques, nous permettant de reconnaître la « nation » phénicienne comme une entité indépendante, apparaît avec évidence à partir de 1200 av. J.-C. dans la région correspondant à peu près à l'actuel Liban. Mais la période, définie à juste titre comme phénicienne, qui couvre la fin du IIe et une partie du Ier millénaire, a été précédée d'une autre période, historique et préhistorique, pendant laquelle les expressions de la civilisation ne peuvent être jugées sur la base du critère « phénicien » ou « non phénicien ». En fait, cette civilisation appartient à un complexe culturel bien plus vaste, puisqu'il comprend les territoires de la Syrie et de la Palestine. L'analyse des événements historiques et culturels de la période antérieure contribue cependant à mettre en lumière le phénomène de continuité et la portée des aspects novateurs qui distingueront la civilisation phénicienne par rapport à ce qui la précédait.

Les plus anciens vestiges archéologiques découverts sur le territoire phénicien, proviennent de la ville de Byblos. C'est là que l'on trouve, à partir du Ve millénaire, sur les escarpements dominant la mer, les témoins d'une station néolithique considérée comme la plus importante de l'aire méditerranéenne. En plus de l'agriculture, les premiers habitants de Byblos s'adonnaient également à la pêche ; le rapport si vital avec la mer, qui caractérisera toute l'histoire de la cité, existe donc déjà.

Pour la même période, on trouve aussi les premiers éléments d'une production florissante de tissus qui restera l'expression typique de Byblos et de la Phénicie jusqu'au coeur de l'ère historique. Parmi les découvertes les plus significatives concernant cette époque, mentionnons les céramiques, décorées par incisions au moyen d'une valve de coquillage, avec une série de piquetages en triangle ou de motifs en arête de poisson. Également propre à la région de Byblos, on doit signaler le travail des galets, dont on tirait des figures de divinités puissamment expressives bien que très schématiques.

Au IVe millénaire, c'est-à-dire à l'époque chalcolithique, des relations étroites s'établirent entre la côté phénicienne et la Mésopotamie. La preuve nous en est surtout donnée par certaines correspondances entre les réalisations artisanales des deux régions. On possède notamment un ivoire de Byblos représentant un quadrupède devant un vase, qui ressemble à une pièce trouvée à Ur. On notera que cet exemplaire offre le point de départ le plus ancien d'une production qui deviendra typiquement phénicienne : celle du travail de l'ivoire.

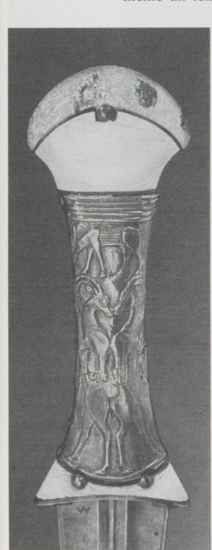
Une évolution fondamentale se produisit en Phénicie au IIIe millénaire. La « révolution urbaine » atteignit cette région côtière où l'on trouve pour la première fois un ensemble de sanctuaires, d'habitations, d'édifices publics




*L'aire syro-palestinienne aux XIV$^{e}$-XIII$^{e}$ siècles av. J.-C.*

dans une agglomération qu'il est juste de qualifier du nom de cité. Byblos est encore une fois le théâtre de cette nouvelle expérience. Favorisée par sa position géographique, qui en fait un point d'appui naturelle long des routes unissant la côte syro-palestinienne à l'Égypte, elle est en mesure de recueillir les innovations provenant de la Mésopotamie, de la Syrie septentrionale et de la vallée du Nil. Byblos devint un site urbain qui connut un immense développement. La cité est desservie par deux ports, protégée vers l'intérieur par une puissante enceinte abritant un important habitat. Deux grands sanctuaires connus sous le nom d'«Édifice en L» et de « Temple de la Dame de Byblos », sont les principaux lieux de culte. Ils nous fournissent les documents artistiques les plus intéressants de cette période : des vases zoomorphes décorés de motifs géométriques.
Grâce à l'expansion des rapports internationaux le commerce s'intensifia et enrichit la cité. Les relations avec l'Égypte seront décisives ; elles

exerceront une influence croissante sur la culture de Byblos et conditionneront largement son économie. Dès la IIe dynastie égyptienne, au début du IIIe millénaire, les marchands du Delta viendront se fournir en bois, en métaux, en marchandises de prix, et, vers 2600 av. J.-C., Byblos possèdera même un temple égyptien. L'importance de Byblos pour l'Égypte est en outre confirmée par le fait que le mythe d'Isis est localisé dans la cité : c'est là que la déesse vint chercher le corps d'Osiris, jeté à la mer par Seth.



*Poignard provenant du « Temple des obélisques » à Byblos, Liban détail du manche or et ivoire Beyrouth Musée National*

Byblos est, au IIIe millénaire, une véritable puissance économique. Dans les textes d'Ebla, on peut noter que Byblos entretint des rapports commerciaux intenses avec cette cité, important des métaux non travaillés, des étoffes, des parfums, du bétail et des denrées alimentaires, exportant du lin et des métaux travaillés. Les relations entre les deux cités seront établies sur un plan d'égalité absolue, ce que confirme le mariage d'une princesse d'Ebla avec un roi de Byblos. À la fin du IIIe millénaire, une grave crise empêchera l'Égypte de poursuivre sa politique d'expansion vers l'Asie antérieure. Les contacts avec Byblos seront brusquement interrompus, comme nous le rapporte un texte égyptien connu sous le titre de *Lamentations d'Ipuur* : « Aujourd'hui, aucun bateau ne tourne plus sa proue vers le nord en direction de Byblos. Comment obtiendrons-nous du cèdre pour nos momies ? »

C'est aussi une période tourmentée pour l'ensemble du Proche-Orient, ébranlé par des mouvements importants de peuples, qui concerneront également le territoire phénicien. Au début du IIe millénaire, l'arrivée des nomades amorites correspondra à une phase de violente rupture ainsi que l'attestent les traces de destructions relevées à Byblos. Néanmoins, elle comportera des aspects novateurs particulièrement perceptibles sur le plan linguistique, qui rendront désormais plus évidente la configuration culturelle autonome des pays du Levant et de leur unité.

Entre le XXe et le XVIIIe siècle av. J.-C., la renaissance égyptienne, qui se produisit sous les pharaons du Moyen-Empire, rendit de nouveau possibles les relations florissantes entre l'Égypte et les centres du territoire phénicien. Byblos connaîtra une nouvelle phase de véritable splendeur. Ses souverains sont, parmi les Asiatiques, les seuls que les sources égyptiennes désignent par le titre de prince. La richesse de la cité, au cours des premiers siècles du IIe millénaire, et l'influence encore décisive que la civilisation égyptienne y exerce trouveront leur expression dans l'opulence des tombes de certains souverains dont le mobilier funéraire comprend de nombreux et somptueux objets de type égyptien : des pectoraux, des pendentifs, des couronnes et des sceptres en or, émail et pierres précieuses.

L'architecture témoigne, elle aussi, de l'importance de la cité. De cette



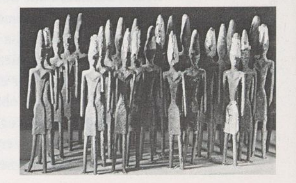
*Le « Temple des obélisques » à Byblos, Liban*

époque date l'aménagement du « Temple des obélisques », une grande enceinte quadrangulaire contenant plusieurs chambres avec des vasques pour les eaux lustrales, ainsi qu'un grand nombre de bétyles en forme d'obélisques, symboles de la divinité. Les objets d'art déposés comme offrande dans le sanctuaire, annoncent certaines productions phéniciennes. Cela vaut surtout pour les nombreuses statuettes en bronze recouvertes d'une feuille d'or représentant des personnages masculins, avec le pagne égyptien et la tiare conique, le torse nu et les bras le long des flancs ou un bras fléchi en avant et l'autre le long du corps.

On trouve également des modèles égyptiens dans la production d'ex-voto en pâte de verre, où figurent, entre autres, le dieu Bès à tête de lion, des sphinx et des cynocéphales. Le travail de l'ivoire associé aux métaux précieux que l'on reverra dans la production phénicienne du Ier millénaire, est représenté par un splendide manche de poignard décoré de cervidés en or repoussé. L'or est encore présent dans la série des haches votives ornées de scènes d'offrandes et d'images divines.

Même au point de vue politique, le territoire phénicien est, à cette époque, lié à l'Égypte qui étendit son influence sur une partie de la Syrie et de la Palestine. Néanmoins, on remarque pour la première fois un fractionnement en plusieurs États urbanisés, qui restera une constante de l'organisation politique jusqu'à l'époque hellénistique. Parmi les villes qui deviendront phéniciennes Akko, Tyr et Byblos – si l'on en croit les textes égyptiens – étaient des cités-États autonomes.

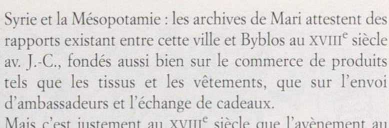
Le fait de reconnaître l'hégémonie égyptienne n'empêche pas ces cités d'établir des relations commerciales qui se développent largement vers la



*Groupe de statuettes votives provenant de Byblos, Liban bronze recouvert de feuille d'or 16 cm Beyrouth, Musée National*
• *pp. 34-35*



Stèle du dieu Baal provenant d'Ugarit, Syrie XIXe-XVIIIe siècles av. J.-C. calcaire, 142 cm Paris, Musée du Louvre
• p. 37



Syrie et la Mésopotamie : les archives de Mari attestent des rapports existant entre cette ville et Byblos au XVIIIe siècle av. J.-C., fondés aussi bien sur le commerce de produits tels que les tissus et les vêtements, que sur l'envoi d'ambassadeurs et l'échange de cadeaux.

Mais c'est justement au XVIIIe siècle que l'avènement au trône pharaonique des « rois pasteurs » venus d'Asie, les Hyksos, marquera une réelle rupture dans l'histoire de l'ancienne Égypte et déterminera une nouvelle période de refroidissement dans les relations entre le territoire phénicien et l'empire égyptien. C'est une phase obscure qui durera environ deux siècles et pour laquelle ne subsiste aucune documentation appréciable concernant les villes phéniciennes. Par la suite, la situation des pays du Levant se présentera de façon totalement nouvelle.

Au Sud, grâce à l'activité militaire du pharaon Thoutmosis Ier (vers 1525-1515 av. J.-C.) et de ses successeurs, l'hégémonie de l'Égypte sera rétablie. Au nord, deux grands empires seront constitués : le royaume hittite, en Anatolie, et le royaume du Mitanni, de la haute Syrie à la Mésopotamie septentrionale. Les vicissitudes des cités phéniciennes se mêleront de plus en plus intimement à l'histoire de ces grandes puissances pour lesquelles le territoire syrien constituait le lieu de confrontation naturel.

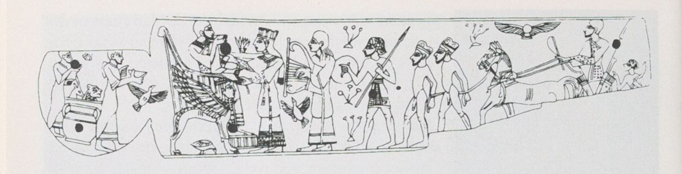
L'Égypte conservera sous son contrôle la bande côtière s'étendant jusqu'à Ugarit, soit l'ensemble des cités du territoire phénicien. La situation restera fluide pendant toute la période comprise entre le XVIe et le XIVe siècle av. J.-C. Comme nous le montrent les archives d'el-Amarna, l'Égypte connut des moments d'expansion et de recul, tandis que les alliances se modifiaient et se renouvelaient continuellement. Les cités syriennes elles-mêmes furent entraînées dans des intrigues complexes, attirées par les différentes sphères d'influence tour à tour dominantes.



« Déesse maîtresse des animaux » sculptée sur couvercle de pyxide provenant d'Ugarit, Syrie XIVe siècle av. J.-C. ivoire, 13,7 cm Paris, Musée du Louvre
• p. 36

Pour la Phénicie, la documentation la plus intéressante provient d'Ugarit, au Nord, et de Byblos, au Sud. Les documents diplomatiques conservés dans les archives d'Ugarit soulignent l'équilibre précaire dans lequel se trouvait cet État qui, après s'être plié à l'hégémonie égyptienne au début du XIVe siècle av. J.-C., entra dans l'orbite hittite. Un passage significatif se trouve dans un traité conclu entre le souverain hittite et celui d'Ugarit : ce dernier reconnaît être « grandement soumis au Soleil, Grand Roi, son seigneur », c'est-à-dire au monarque hittite.

Quant à Byblos, nos connaissances sont centrées sur la figure du roi Rib-Adda, dont la correspondance avec le pharaon Aménophis IV (vers 1379-1362 av. J.-C.) témoigne des difficultés rencontrées pour conserver ses habituels rapports de fidélité à l'Égypte : Abdi-ashirta et Aziru, souverains



*Plaquette d'ivoire avec scène de tribut provenant de Megiddo, Israël XIII^e-XII^e siècles av. J.-C. Jérusalem Rockefeller Museum*
• *pp. 38-39*

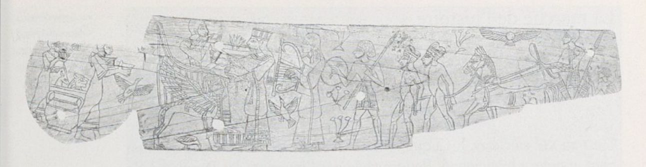
du proche pays d'Amourrou, en sont la cause, ils incitèrent ses propres sujets à la rébellion. Rib-Adda rapporte que : « Abdi-ashirta a dit aux hommes de la ville d'Ammiya : "Tuez vos seigneurs et devenez comme nous, alors vous aurez la paix!" », et il conclut : « Voici, la moitié de la cité aime les fils d'Abdi-ashirta et l'autre aime mon Seigneur ».

Mais la dépendance politique ne signifie pas la fin des cités-États qui, à cette époque, conservèrent, tout au moins pour la forme, leurs prérogatives d'autonomie institutionnelle. Elles seront également le siège de manifestations culturelles d'une grande portée, notamment avec la recherche de méthodes graphiques plus fonctionnelles que celles en usage en Égypte et en Mésopotamie, qui se répandront dans l'aire syro-palestinienne.

À Ugarit, un système alphabétique est créé, il est réalisé en caractères cunéiformes, en raison des liens existant avec les régions qui adoptèrent ces signes : l'Anatolie et la Mésopotamie. Après l'expérience graphique connue sous le nom de « pseudo-hiéroglyphes de Byblos », des tentatives seront faites au sud, sous l'évidente influence égyptienne ; elles annoncent la grande invention de l'alphabet phénicien aux XIII^e-XII^e siècles av. J.-C.

Au point de vue artisanal, c'est Ugarit, qui, à l'Âge du Bronze récent, fournit les indications les plus intéressantes sur la manière dont se fera le lien avec la production phénicienne proprement dite, à l'époque suivante, livrant par là-même un témoignage de ses origines syriennes.

Ainsi, la splendide coupe en or d'Ugarit, ornée d'une scène de chasse royale, annonce la production phénicienne des coupes en or ou argent repoussé, tandis que les stèles votives, amplement répandues dans la Phénicie du I^er millénaire et encore plus dans les colonies puniques d'Occident, sont représentées par la célèbre stèle représentant le dieu Baal. Le travail de l'ivoire, l'un des plus caractéristiques de l'artisanat phénicien, est également attesté à Ugarit dans quelques pièces d'une facture exquise. Ugarit nous fournit également une documentation appréciable concernant la continuité de la vie religieuse : les textes mythologiques témoignent de la présence et, dans quelques cas, de la prédominance de divinités qui seront particulièrement vénérées dans le milieu phénicien, comme les dieux El, Baal et Reshef, et les déesses Anat et Ashtarté. Ugarit représente d'ailleurs un précédent certain de la Phénicie du I^er millénaire, même pour ce qui concerne le commerce à longue distance : les rapports étroits qu'elle entretint avec le monde égéen et, en particulier, avec Chypre, peuvent être considérés comme les prémisses de



l'expansion commerciale, puis coloniale, que les cités phéniciennes connaîtront.

Dans d'autres cas, les villes qui vont bientôt devenir vraiment phéniciennes, illustrent l'existence d'une continuité significative ; il suffit de penser aux ivoires des XIV[e]-XIII[e] siècles av. J.-C. provenant de Byblos et de Sidon, ou à cet authentique chef-d'œuvre de l'art phénicien des origines qu'est le sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos, daté des XIII[e]-XII[e] siècles av. J.-C. Des motifs égyptiens (le roi assis sur un trône flanqué de sphinx, une fleur de lotus dans les mains), y sont associés à d'autres, syriens ou d'inspiration hittite. Nous trouvons donc des influences de diverses provenances mêlées et librement réinventées selon un procédé qui restera typique de l'art phénicien.

Avec le sarcophage d'Ahiram, nous sommes en présence d'une production qui précède immédiatement ces grands déplacements connus sous le nom d'invasion des Peuples de la mer. Ils mettront un point final, dans presque toute la région syro-palestinienne, aux expériences politiques de l'Âge du Bronze récent et permettront à la population phénicienne d'émerger dans toute son autonomie. Pourtant, certains traits culturels la rattachent profondément à l'époque précédente, comme le système politique de la cité-État dirigée par un monarque, certaines formes de la production artisanale, certains aspects de la pensée religieuse, certaines particularités linguistiques. Si la civilisation phénicienne n'acquerra une réelle identité qu'à partir du XII[e] siècle av. J.-C., nous devons toutefois convenir que c'est justement dans sa continuité avec la période antérieure que résident ses particularités et, en dernière analyse, la possibilité même de la définir.

# La marche de l'histoire

*Sandro Filippo Bondì*

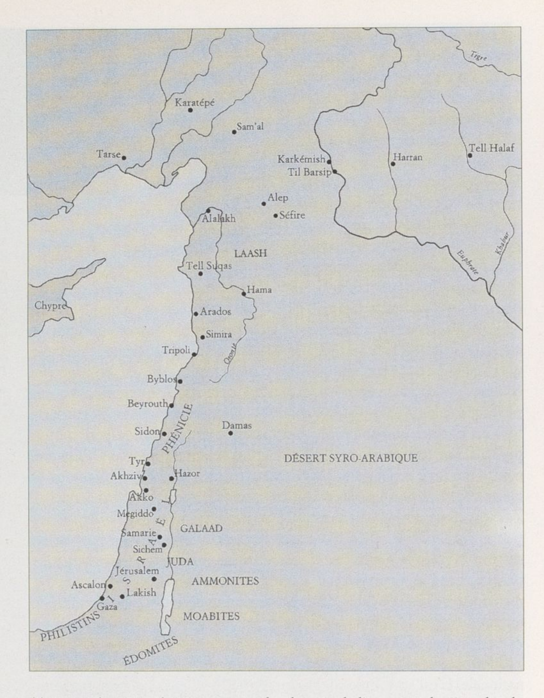
C'est au XII$^{e}$ siècle av. J.-C. que commence la période historique que l'on peut appeler phénicienne. Peu touchée par l'invasion des Peuples de la mer, la Phénicie se différencie, à partir de cette époque, des territoires adjacents, et montre en même temps une forte cohésion interne pour ce qui est de la langue, de la religion, de l'art et de l'organisation politique. La connaissance des événements historiques dépend toutefois largement de la documentation en notre possession. La disparition presque totale de la littérature phénicienne et les difficultés de la recherche archéologique dues au fait que les plus importants sites antiques se trouvent recouverts par l'habitat moderne, nous obligent à fonder les reconstitutions presque intégralement sur des sources indirectes. Parmi ces sources, l'Ancien Testament prend un relief particulier parce que ses témoignages proviennent d'un milieu proche du milieu phénicien et remontent en général à des époques très voisines de celles qui nous intéressent.

D'autres sources proche-orientales, notamment mésopotamiennes et égyptiennes, ne sont pas moins importantes. Les premières sont constituées pour la plupart de comptes rendus des expéditions militaires conduites par les souverains assyriens contre les cités de la Phénicie. Les secondes nous fournissent le récit particulièrement intéressant du voyage d'Ounamon, dans lequel la situation interne de la Phénicie et ses rapports avec l'Égypte au XI$^{e}$ siècle av. J.-C. sont mis en évidence.

Une contribution décisive à la connaissance de l'histoire phénicienne nous est en outre apportée par les historiens grecs Hérodote, Diodore de Sicile et Arrien, auxquels nous devons la plus grande partie de nos renseignements sur la période qui précède immédiatement la conquête d'Alexandre le Grand. Un autre écrivain, le Juif Flavius Josèphe, né au I$^{er}$ siècle de notre ère, nous donne des références sur de nombreux faits d'une époque plus ancienne, utilisant, comme il le dit lui-même, des documents officiels rédigés en langue phénicienne que l'on a appelés les Annales de Tyr.

Cette remarque nous montre qu'une historiographie phénicienne a sans doute existé, bien que rien ne nous soit parvenu dans sa forme originale. Les rares sources phéniciennes – des inscriptions royales pour l'essentiel – nous offrent à peine plus que des fragments d'histoire. Elles relatent quelques épisodes, alors considérés comme importants, de l'activité des souverains, mais se font très rarement l'écho d'événements réellement historiques.

Nous ne nous étonnerons donc pas que le premier épisode relatif à

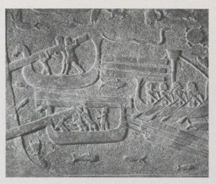



*L'aire syro-palestinienne aux X$^{e}$-VIII$^{e}$ siècles av. J.-C.*

l'histoire des cités phéniciennes, au lendemain de l'invasion des Peuples de la mer, nous vienne de sources indirectes. C'est en effet l'historien latin Justin qui rapporte que, fuyant à la suite de la défaite infligée par les Ascalonais – c'est-à-dire les Philistins, l'une des composantes de ces Peuples de la mer – les habitants de Sidon fondèrent Tyr. Nous savons que Tyr existait certainement bien avant la date à laquelle Justin place l'épisode, vers 1200 av. J.-C., et nous devons donc interpréter ce récit comme une contribution donnée par Sidon au réveil de Tyr. Il s'agit de toute façon d'un renseignement significatif, relié à différents autres indices qui nous confirment la suprématie de Sidon pendant cette phase initiale de l'histoire phénicienne.

Outre cette suprématie, la fin du II$^{e}$ millénaire est également marquée par le début des hostilités avec l'Assyrie, qui vont conditionner pendant longtemps l'histoire des cités phéniciennes. La première expédition vers

les pays méditerranéens du souverain assyrien Téglath-Phalazar Ier (1112-1074) date environ de 1100 av. J.-C. Bien que dans ses annales, il parle de tributs reçus de Byblos, de Sidon et d'Arados, il est probable que son entreprise a en réalité revêtu un caractère essentiellement commercial, comme le montre le fait qu'il dit s'être procuré le précieux bois des monts du Liban.

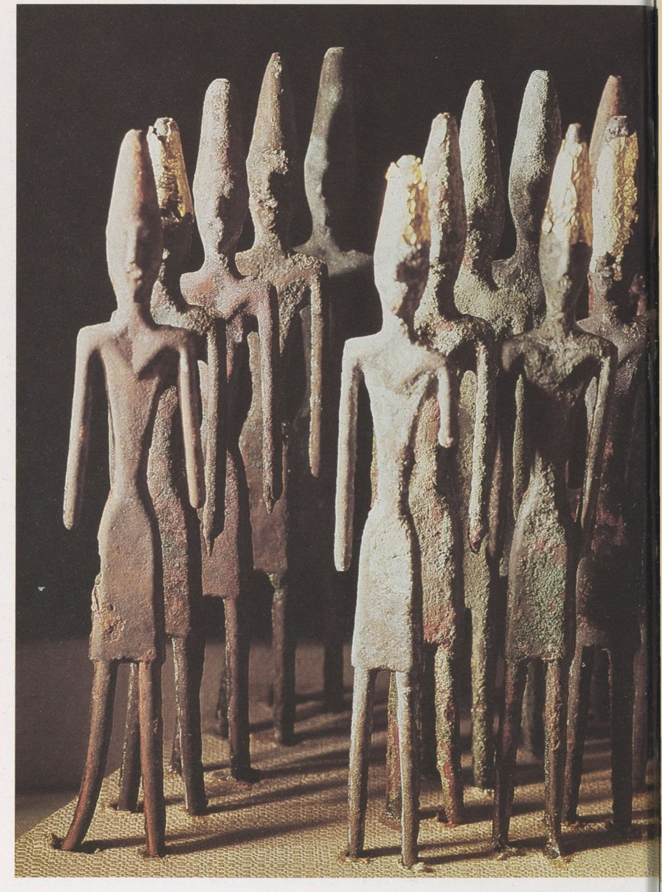


*Détail d'un bas-relief du palais de Sargon à Khorsabad, Iraq, avec scène de transport de bois du Liban VIIIe siècle av. J.-C. Paris, Musée du Louvre*
• *p. 40*

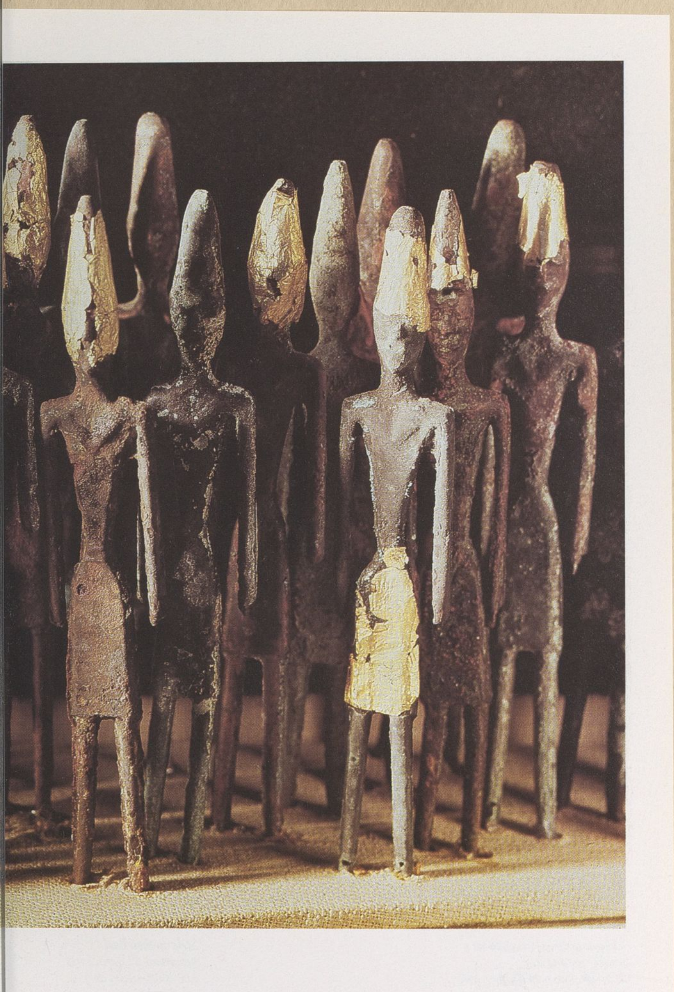
Les petits royaumes phéniciens de la côte disposaient, pendant cette période, d'une autonomie substantielle et ne semblaient pas du tout reconnaître la prééminence des plus grandes puissances étrangères. C'est ce qu'Ounamon, l'envoyé d'un temple égyptien, apprit à ses dépens lorsqu'il vint traiter une fourniture de bois. Le texte rapporte le peu d'égards qui lui fut témoigné – il attendra de longs jours avant d'être admis auprès de Zakarbaal, prince de Byblos – et souligne les déclarations d'indépendance, réitérées par le souverain phénicien qui affirmé : « Je ne suis pas ton serviteur, ni le serviteur de celui qui t'envoie. » Cette attitude est d'autant plus significative qu'elle contraste avec la déférence montrée par ses prédécesseurs envers les pharaons et leurs envoyés. Évoquant le consentement donné à l'envoi de bois en Égypte, Ounamon proteste : « Ton père l'a fait, le père de ton père l'a fait, toi aussi, tu dois le faire.» Il est évident que l'Égypte, contrainte à se replier sur elle-même par l'invasion des Peuples de la mer, n'exerçait plus un ascendant aussi fort sur les cités phéniciennes.
Zakarbaal, qui traite avec l'envoyé égyptien, doit avoir régné sur Byblos peu après 1100 av. J.-C. Au cours des siècles suivants, la monarchie semble encore se renforcer : une série de souverains, presque tous parents, nous sont connus par les différentes inscriptions en langue phénicienne trouvées à Byblos. Elles couvrent une période comprise entre le milieu du Xe et le début du IXe siècle av. J.-C., moment où la Phénicie voit l'éclosion de la ville de Tyr qui, s'affranchissant de sa subordination à Sidon, prend la première place et poursuit une action politique internationale. C'est surtout le roi Hiram (969-936 av. J.-C.) qui donnera une impulsion décisive à ce mouvement.
Bien qu'avec des points de vue différents, nous avons, d'une part, des informations sur ce souverain par Flavius Josèphe, qui dit se référer aux Annales de Tyr, et, d'autre part, grâce à l'Ancien Testament. Le premier rapporte les activités religieuses d'Hiram et mentionne l'expédition entreprise contre une cité qui refusait de payer le tribut. Si, comme cela paraît vraisemblable, la cité en question n'est autre que la ville chypriote de Kition, il s'agirait du premier renseignement sur un engagement militaire et politique contre une colonie d'outre-mer.
L'Ancien Testament cite Hiram à propos de ses relations avec les souverains de Jérusalem, Salomon et David : le roi de Tyr fournit la matière première et la main d'œuvre spécialisée pour la construction du palais et du Temple de Jérusalem et reçut des denrées alimentaires en paiement. Les Annales de Tyr confirment aussi le fait que Salomon aurait complété le



*Statuette de divinité*
*de provenance syrienne*
*VIII^e siècle av. J.-C.*
*bronze et argent, 20 cm*
*Paris, Musée du Louvre*



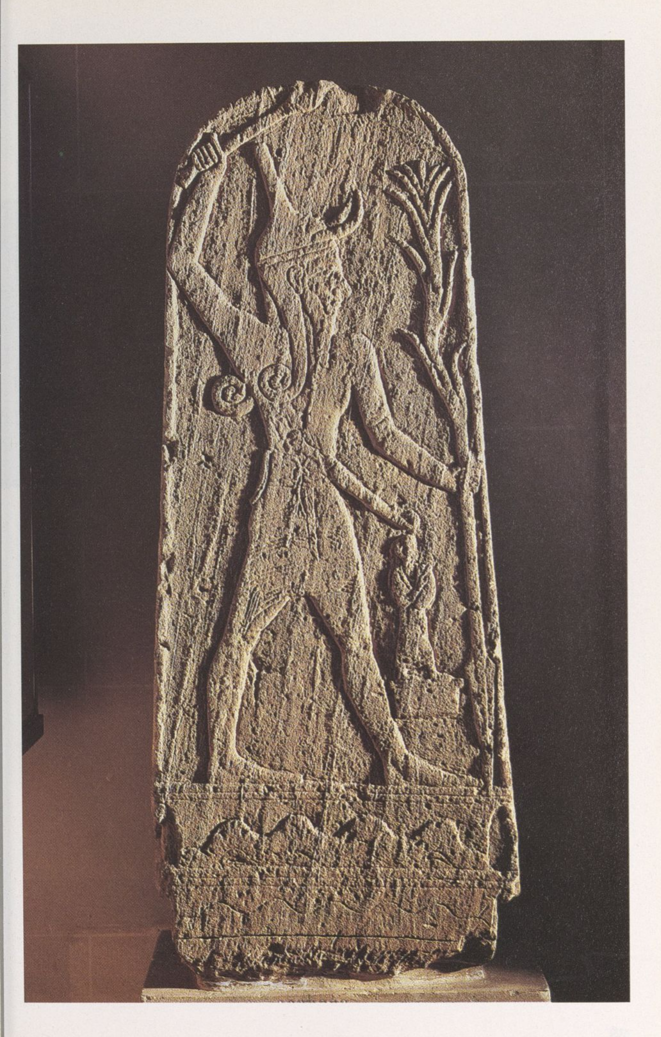
*Groupe de statuettes votives*
*provenant de Byblos, Liban*
*bronze recouvert de feuille d'or*
*16 cm*
*Beyrouth, Musée National*





*« Déesse maîtresse des animaux »*
*sculptée sur couvercle*
*de pyxide provenant d'Ugarit, Syrie*
*XIVᵉ siècle av. J.-C., ivoire, 13,7 cm*
*Paris, Musée du Louvre*

*Stèle du dieu Baal*
*provenant d'Ugarit, Syrie*
*XIXᵉ-XVIIIᵉ siècles av. J.-C.*
*calcaire, 142 cm*
*Paris, Musée du Louvre*





*Plaquette d'ivoire*
*avec scène de tribut*
*provenant de Megiddo, Israël*
*XIII^e^-XII^e^ siècles av. J.-C.*
*Jérusalem, Rockefeller Museum*





*Détail d'un bas-relief*
*du palais de Sargon à Khorsabad*
*Iraq, avec scène de transport*
*de bois du Liban*
*VIII^e^ siècle av. J.-C.*
*Paris, Musée du Louvre*

paiement en faisant don d'un certain nombre de villes au roi Hiram. Nous trouvons dans l'Ancien Testament une seconde série de renseignements encore plus intéressants, relatifs aux epéditions commerciales maritimes des deux souverains unis. Le premier livre des Rois rapporte que « Salomon construisit des navires à Ezion-Gaber, près d'Elath, sur les bords de la mer Rouge, dans le pays d'Edom. Et Hiram envoya sur ces navires, ses propres serviteurs, des marins connaissant la mer, auprès des serviteurs de Salomon. Ils allèrent à Ophir et y prirent de l'or, quatre cent vingt talents qu'ils apportèrent au roi Salomon ». Dans un autre passage, on apprend que les marchandises récoltées au cours des expéditions, qui duraient trois ans, consistaient en or, argent, ivoire, bois de santal et pierres précieuses, ainsi qu'en singes et en paons.

Nous tirons de ces textes des éléments qui nous permettent d'évaluer l'organisation politique et économique de la cité phénicienne de l'époque. L'administration du palais détenait le contrôle des secteurs décisifs de l'économie citadine, elle disposait des matières premières, utilisait une main-d'œuvre nombreuse et spécialisée qui était directement à son service, et prenait des initiatives économiques de grande envergure comme les importantes expéditions commerciales vers l'étranger.

Les lignes fondamentales de la politique extérieure de Tyr semblent se confirmer avec les successeurs d'Hiram, dont Flavius Josèphe nous donne les noms et les dates jusqu'à 745 av. J.-C. Les bons rapports existant entre les monarques de la ville et les souverains d'Israël se poursuivirent; c'est ainsi que le roi Ithobaal I^er^ (887-856 av. J.-C.) donna sa fille Jézabel en mariage à Achab, fils du roi Omri. On attribue au même Ithobaal la fondation de deux colonies, une au Liban et l'autre en Afrique. L'engagement sur la voie de l'expansion devint de plus en plus explicite, et la fait que Flavius Josèphe appelle ce souverain « roi des Tyriens et des Sidoniens » indique que la cité de Tyr avait réussi à étendre sur Sidon une sorte d'hégémonie.

Cependant, c'est également l'époque où la pression militaire de l'Assyrie, engagée dans une politique de conquête de la région syro-palestinienne, s'accentuera. Assurnasirpal II (883-859 av. J.-C.) conduisit plusieurs expéditions militaires dans cette zone et soumit les souverains de plusieurs cités comme Tyr, Sidon et Byblos.

Son successeur, Salamanazar III (858-824 av. J.-C.), reprendra l'action militaire, ce qui amènera les États syriens à se coaliser contre l'Assyrie. Les petits royaumes phéniciens, qui n'étaient évidemment pas en mesure de mobiliser des armées nombreuses en raison de l'exiguïté de leur base territoriale, conclurent une alliance qui fut, dans certains cas, tout juste symbolique : au cours du premier engagement, le contingent d'Arados sera formé seulement de deux cents hommes armés. Salmanazar remportera des succès notoires à la suite d'une série de campagnes conduites entre 852 et 837, et il contraindra les plus importants États de la région à payer un tribut.

Dans ce contexte, les Phéniciens commencèrent à rechercher plus systématiquement d'autres marchés commerciaux. Et c'est en 814 av. J.-C., sous le règne de Pygmalion (820-774 av. J.-C.), que quelques émigrés tyriens



*Scène de tribut sur la porte de Salmanazar III à Balawat, Iraq IXe siècle av. J.C. Paris, Musée du Louvre*

fonderont, sur les côtes de l'Afrique du Nord, la colonie de Carthage, dont le destin sera de remplacer, plus tard, la métropole dans le rôle de chef du monde phénicien d'Occident.

Le prestige politique et économique des cités phéniciennes, tout au moins dans le cadre régional, ne semble pas, à cette époque, compromis par les relations de plus en plus difficiles avec l'Assyrie. Le IXe siècle et la première partie du VIIIe siècle av. J.-C. marquent au contraire une période particulièrement prospère pour Tyr et pour les autres villes côtières.

La richesse de Tyr à ce moment restera légendaire ainsi que l'atteste l'élégie d'Ézéchiel sur la destruction de la cité. Nous y trouvons l'évocation de son opulence et de l'importance de son commerce au début du VIIIe siècle av. J.-C. Les commerçants de Tyr atteignirent toutes les contrées du Levant méditerranéen, depuis l'Anatolie jusqu'à l'Égypte, et les produits typiques de l'artisanat phénicien furent recherchés en Israël, en Syrie, voire en Assyrie. La langue phénicienne s'imposera comme idiome international et l'alphabet phénicien sera adopté même par les peuples d'Aram et d'Israël. C'est donc à bon droit que l'on a pu parler d'une « hégémonie culturelle » exercée par les Phéniciens sur les peuples voisins pendant la période comprise entre le IXe siècle et la première partie du VIIIe siècle av. J.-C.

L'attitude de L'Assyrie, qui se limitait à exiger des tributs sans menacer l'autonomie politique des Phéniciens, pouvait peser d'un point de vue économique, mais, dans l'ensemble, elle n'entravait pas leur développement. À l'intérieur, les capacités d'initiatives réduites dont faisaient preuve les monarchies urbanisées, étaient de plus en plus amplement compensées par l'activité d'une classe d'entrepreneurs et d'armateurs privés qui assurèrent la continuité et la vitalité du commerce international.

À partir de la moitié du VIIIe siècle av. J.-C. la scène changea cependant de façon rapide et profonde. Sous le règne de Téglath-Phalazar III (745-727 av. J.-C.), l'Assyrie se lança dans une politique d'annexion des territoires phéniciens, dont les objectifs seront atteints en quelques décennies. Au terme d'une campagne victorieuse, Téglath-Phalazar s'emparera des cités de la Phénicie septentrionale – « Je les portai à l'intérieur des frontières

assyriennes », affirme-t-il dans ses annales – et créera une province pour laquelle il désignera des gouverneurs. Les monarchies plus méridionales, comme Tyr et Byblos, resteront apparemment autonomes, mais assujetties au paiement d'un tribut.

L'œuvre de Téglath-Phalazar III sera complétée par Sargon II (721-705 av. J.-C.). Celui-ci s'emparera des possessions de Tyr dans l'île de Chypre et, après avoir maîtrisé la révolte de certaines cités phéniciennes et syriennes, consolidera son contrôle sur la région. L'autonomie désormais très limitée des monarchies phéniciennes, dont l'indépendance citadine était réduite à une expression presque formelle, sera mise en évidence quelques années plus tard : après avoir brisé une nouvelle révolte des Syriens et des Phéniciens, le roi d'Assyrie Sennachérib (705-681 av. J.-C.) choisit lui-même le nouveau roi de Sidon.



*Fragment de panneau d'ivoire avec divinité égyptienne provenant de Samarie, Palestine IX^e siècle av. J.C. Jérusalem Rockefeller Museum*

La répression, la plus violente peut-être, envers les Phéniciens désireux de recouvrer leur liberté, reste l'œuvre d'Assarhaddon (681-668 av. J.-C.). C'est à la suite d'une nouvelle révolte partie de Sidon, où régnait le roi Abdi-Milkut, que se produisit l'impitoyable réaction du souverain assyrien, lequel écrit dans ses annales : « Sidon, la ville fortifiée qui est au milieu de la mer, je l'ai rasée, j'ai détruit ses murs, et ses habitations je les ai jetées à la mer, j'ai fait disparaître le lieu où elle se trouvait. J'ai coupé la tête d'Abdi-Milkut son roi, qui avait fui en mer en voyant mes armes. J'ai déporté ses innombrables sujets en Assyrie. J'ai réorganisé son territoire et choisi un de mes fonctionnaires pour qu'il devienne leur gouverneur. »

Quelques années plus tard, c'est Tyr qui se soulevait avec le soutien de l'Égypte, mais sa tentative ne sera pas plus heureuse, et l'autonomie déjà réduite dont la ville jouissait fut complètement perdue. Nous en trouvons le témoignage dans un document diplomatique exceptionnel : le traité entre Assarhaddon et le roi de Tyr, Baal, qui souligne le fait que le souverain phénicien est désormais totalement privé du pouvoir, passant au second plan par rapport au gouverneur assyrien lui-même. En effet, Assarhaddon ordonne à Baal : « En l'absence du gouverneur, tu ne devras pas ouvrir les messages que j'enverrai. » Le traité prévoit en outre de sévères restrictions au commerce des gens de Tyr ; leurs bateaux peuvent se déplacer seulement à l'intérieur d'un secteur maritime bien délimité dont les confins sont désignés dans le texte : « Voici les ports et les routes qu'Assarhaddon, roi du pays d'Assur, a accordés à Baal, son serviteur ».

La domination assyrienne eut donc beaucoup de répercussions négatives pour l'activité phénicienne la plus traditionnelle et la plus lucrative, puisque la liberté du commerce était, elle aussi, supprimée en même temps que l'indépendance politique. Dans une pareille situation, il n'est pas étonnant de voir les villes phéniciennes tenter, à plusieurs reprises, au cours des années à venir, de secouer le joug assyrien.

Assurbanipal (668-626 av. J.-C.) affrontera et maîtrisera une révolte de

Tyr, puis celle d'Arados et, à nouveau, des révoltes de plusieurs autres villes. La défaite fut suivie des violences d'usage et des habituelles déportations : « Je battis le peuple rebelle d'Akko. Je pendis leurs cadavres à des poteaux autour de la ville. Je déportai les survivants en Assyrie », proclame Assurbanipal. Cela marquera la fin des capacités de réaction contre l'Empire assyrien, à son tour écrasé en 612 av. J.-C. par les Mèdes.



*Sargon II et un dignitaire bas-relief du palais de Sargon à Khorsabad Iraq VIIIe siècle av. J.-C. Paris, Musée du Louvre*

La phase de tranquillité relative qui succédera à cet événement dura bien peu. À la période de suprématie égyptienne des dernières années du VIIe siècle av. J.-C. fait suite la conquête babylonienne, œuvre de Nabuchodonosor II (605-562 av. J.-C.). La victoire qui suivit la confrontation avec l'Égypte précéda immédiatement une action guerrière babylonienne contre les Phéniciens. Tyr résista pendant treize ans, mais fut ensuite obligée de se soumettre à nouveau. Les royaumes phéniciens semblaient ne plus être en mesure d'avoir une politique d'indépendance et, comme l'écrit Flavius Josèphe lorsqu'il reconstitue la succession dynastique de Tyr entre 590 et 532 av. J.-C., ce sont souvent les Babyloniens qui choisiront les rois locaux. La crise progressive de l'institution monarchique, pendant cette période de l'histoire phénicienne, est confirmée par l'instauration, à Tyr, entre 564 et 556 av. J.-C., d'un gouvernement de type républicain avec, à sa tête, des magistrats portant le titre de « suffètes » (jugés).

L'avènement de l'hégémonie perse, à la fin du VIe siècle av. J.-C., marquera le début d'une nouvelle ère politiquement et économiquement florissante. De la fonction particulièrement importante assumée par la Phénicie au sein des possessions perses – elle devint la base stratégique dés actions militaires contre la Grèce et l'Égypte – il en résulta que les empereurs traitèrent ses habitants avec une réelle bienveillance, favorisant leur activité commerciale et accordant une relative autonomie, tout au moins sur le plan intérieur, aux monarchies citadines locales.

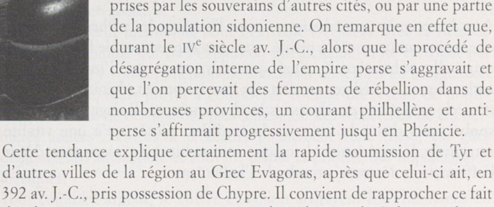
Les villes de Phénicie les plus importantes réussirent à tirer des avantages des bons rapports qu'elles entretenaient avec le pouvoir perse, et ceci sur le plan territorial même ; en effet, Tyr obtint d'élargir considérablement ses domaines, qui s'étendront au-delà de Sarepta, jusqu'au mont Carmel. Le roi de Sidon, Eshmunazar (vers 475-461 av. J.-C.), reçut en cadeau les villes palestiniennes de Dor et Jaffa. Il nous le raconte lui-même sur une inscription funéraire : « Le seigneur des rois nous a donné Dor et Jaffa, les puissantes terres de Dagôn qui sont dans la plaine de Sharon, en raison des choses importantes que j'ai faites ; nous les avons ajoutées aux confins du territoire, pour qu'elles appartiennent à jamais à Sidon ».

Les flottes phéniciennes constituaient une composante essentielle des armées que les Perses mobilisèrent contré l'Égypte et la Grèce. Les rois phéniciens guidaient la flotte de leur propre cité, ce qui est une preuve

de l'accord complet existant entre eux et la politique perse d'expansion vers l'Occident, et cette politique apportera d'importants bénéfices aux villes de Phénicie. Les navires phéniciens recommencèrent à sillonner la Méditerranée, des liens intenses furent renoués avec les comptoirs coloniaux et, particulièrement avec Chypre, contre la Grèce bien sûr. Quelques dynasties, comme celles de Kition, d'Idalion et de Tamassos, étendirent leur domination aux régions situées plus à l'intérieur de l'île, riches en gisements de cuivre.

Parmi les centres phéniciens, Sidon semble jouir, à l'époque perse, d'une position prééminente. La ville était le siège du gouverneur perse et connut une période réellement prospère, comme le montrent certains vestiges architecturaux. La stabilité politique de la cité est prouvée par la longue série de souverains qui se sont pacifiquement succédé au cours du V$^{e}$ siècle et pendant les premières années du IV$^{e}$ siècle av. J.-C., et dont il est possible de reconstituer le règne grâce à de nombreux documents littéraires, à des épigraphes et des monnaies.





Tous les rois de Sidon de cette époque paraissent avoir eu en commun une attitude pro-perse d'autant plus évidente qu'elle semble parfois contraster avec les positions prises par les souverains d'autres cités, ou par une partie de la population sidonienne. On remarque en effet que, durant le IV$^{e}$ siècle av. J.-C., alors que le procédé de désagrégation interne de l'empire perse s'aggravait et que l'on percevait des ferments de rébellion dans de nombreuses provinces, un courant philhellène et anti-perse s'affirmait progressivement jusqu'en Phénicie.

*Détail du sarcophage d'Eshmunazar roi de Sidon V$^{e}$ siècle av. J.-C. basalte, 235 cm Paris, Musée du Louvre*

Cette tendance explique certainement la rapide soumission de Tyr et d'autres villes de la région au Grec Evagoras, après que celui-ci ait, en 392 av. J.-C., pris possession de Chypre. Il convient de rapprocher ce fait du changement imposé, peu après, à la politique de Sidon par le roi Straton I$^{er}$ (375-362 av. J.-C.) qui mérita le surnom de Philhellène, et également de la révolte d'un autre souverain sidonien, Tennès (357-347 av. J.-C.), écrasée dans le sang par l'empereur perse Artaxerxès Ochus. Celui-ci, après avoir mis à mort Tennès et quarante mille de ses concitoyens, ordonna la destruction de la ville et imposa une nouvelle dynastie pro-perse.

Au cours de l'affrontement entre Alexandre le Grand et les Perses, la défaite de ces derniers, consommée par la bataille d'Issus en 333 av. J.-C., sera considérée comme une libération par de nombreux Phéniciens : Byblos se rendit spontanément au vainqueur et Arados l'accueillit avec tous les honneurs. À Sidon, une tentative de résistance du roi pro-perse Straton II fut neutralisée par ses concitoyens eux-mêmes qui l'obligèrent à se rendre. Seule Tyr, après un premier acte de soumission, refusa d'ouvrir ses portes au Macédonien, mais, assiégée et privée de tout soutien, elle fut vaincue et détruite après plusieurs mois de résistance.

Avec la conquête macédonienne cesse l'histoire de la Phénicie en tant que nation autonome. En réalité, quelques expressions de la civilisation originelle subsistèrent, ainsi que des moments d'indépendance authentique ; on rédigea en effet des inscriptions en phénicien jusqu'au IIe siècle av. J.-C. et des dynasties locales renaîtront. Il s'agit toutefois de soubresauts dus à la force de la tradition plutôt qu'à une vitalité retrouvée. L'expérience historique se conclut donc, avec pour décor l'affirmation désormais totale de l'hellénisme.

*Détail de l'inscription sur le sarcophage d'Eshmunazar*

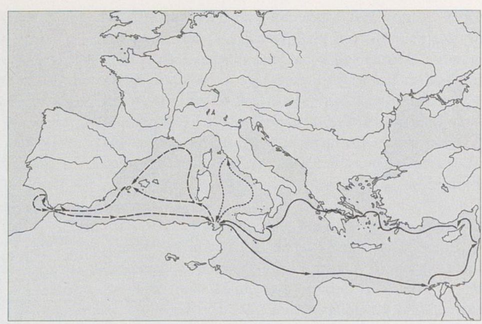
# La colonisation de la Méditerranée

*Sabatino Moscati*

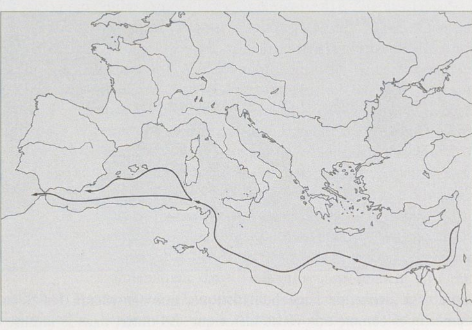
Le phénomène de l'expansion phénicienne avec ses implantations coloniales le long des côtes méditerranéennes est l'objet d'une vaste discussion pour en déterminer les causes, les processus et surtout les dates. Concernant les causes, un passage de Diodore de Sicile est particulièrement intéressant, car il voit dans les métaux recherchés de la péninsule Ibérique une des raisons essentielles du commerce, prémisse de l'expansion coloniale : « Le pays [ibérique] a les plus nombreuses et les plus belles mines d'argent. [...] Les indigènes en ignoraient l'usage, alors que les Phéniciens, experts en commerce, ayant compris de quoi il s'agissait, se procurèrent l'argent en le troquant contre quelques pacotilles. Aussi, les Phéniciens, en transportant l'argent en Grèce, en Asie, et dans d'autres populations, s'enrichirent beaucoup. [...] En développant ce trafic très longtemps, ils prospérèrent et fondèrent de nombreuses colonies, certaines en Sicile et dans les îles voisines, d'autres en Libye, en Sardaigne et en Ibérie ».
Diodore de Sicile mentionne donc l'extrême Occident, avec sa richesse en métaux, comme but de l'expansion phénicienne. Il ne convient pas pour autant d'y voir un phénomène à analyser en termes de progression dans l'espace, mais plutôt à considérer comme un réseau de points d'appui en vue de destinations plus lointaines. Les recherches de ces dernières années confirment d'ailleurs pleinement cette thèse, car elles démontrent l'ancienneté et souvent même la priorité des implantations ibériques.
Tout comme l'argent, le cuivre et l'étain attirèrent les Phéniciens en Ibérie. Les principales mines d'étain se situant dans la partie nord-occidentale du pays, nous savons que les navires phéniciens franchirent les colonnes d'Hercule et allèrent même jusqu'en Bretagne et en Cornouaille. Quant à l'or, le métal le plus précieux à travailler et à échanger, les Phéniciens le trouvèrent en Ibérie et à l'intérieur de l'Afrique d'où il parvenait aux colonies en bordure de la côte et surtout à Carthage.
Pour ce qui est du processus de déplacement, il est indubitable qu'il avait lieu le long des côtes, grâce à une navigation pratiquée principalement de jour, cherchant comme lieu de halte ou d'accostage, en Occident ou en Orient, les promontoires et les petites îles où il était plus facile de débarquer et de se protéger des vents. Les eaux basses étaient également recherchées pour faire aborder de petites embarcations, et les lagunes avec leurs marais salants constituaient un des aspects typiques du paysage phénicien.
Les dates de cette colonisation phénicienne ont été l'objet d'une longue

controverse. On peut dire aujourd'hui que les études en la matière sont passées par trois phases. La première, la plus ancienne, attribuait un grand crédit à certaines sources classiques selon lesquelles l'expansion débuta à la fin du XII^e siècle av. J.-C. avec la fondation de Cadix (en 1110), d'Utique (en 1101) et de Lixus (à une date antérieure). La colonisation phénicienne précéderait ainsi nettement celle effectuée par la Grèce, attestée seulement à partir du VIII^e siècle av. J.-C. La deuxième phase des études, au début du XX^e siècle, critiquait radicalement ces informations et, partant du fait que les données archéologiques n'apparaissent pas avant le VIII^e siècle av. J.-C., écartait les dates plus anciennes de ces sources classiques. En conséquence, l'expansion phénicienne aurait été parallèle, pour ne pas dire successive, à celle de la Grèce.
Enfin, au cours des vingt-cinq dernières années, nous avons eu à faire à une troisième phase, qui reprend partiellement en compte la première chronologie. La documentation archéologique plus importante sur le VIII^e siècle av. J.-C. – voire le IX^e – a induit à considérer comme possibles les dates des sources classiques et donc digne de foi la thèse de l'antériorité de l'expansion phénicienne par rapport à celle de la Grèce. Cette troisième phase des études fait l'unanimité. Toutefois, on peut proposer une série de considérations visant à la définir dans un nouveau cadre historique. Il est certain que l'archéologie d'aujourd'hui permet d'établir une présence phénicienne importante en Méditerranée occidentale au cours du VIII^e siècle. Sur le IX^e, il n'existe que quelques hypothèses, principalement épigraphiques, mais aucune certitude. Ainsi, la fondation de Carthage en 814-813 av. J.-C. semble plausible. Néanmoins, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible de parler de colonisation pour les siècles précédents. Quelques indices ont plutôt une autre signification. Ils suggèrent en effet qu'il y a eu pour les Phéniciens, comme cela est connu pour les Grecs, un phénomène de « pré-colonisation », à savoir de fréquentation des mers sans intention de conquête, à des fins purement commerciales. Ce qui est évident pour les Mycéniens qui précédèrent les Grecs de l'âge classique, peut s'appliquer aux Phéniciens. La découverte, par exemple, dans la mer, près de Sélinonte, d'un petit bronze de type phénicien, ou mieux encore syro-palestinien, daté des XIV-XIII^e siècles av. J.-C., indique tout au plus une fréquentation des routes maritimes, à moins qu'il n'y ait été transporté par les Mycéniens ou d'autres peuples. Il en va de même pour certains éléments de la culture sicilienne des X^e-IX^e siècles av. J.-C., qui peuvent trouver un précédent dans le cadre phénicien. L'Ibérie a aussi restitué sporadiquement quelques objets qui pourraient dater d'avant le VIII^e siècle, mais ceux-ci ne soulignent pas plus que des apports ou des échanges isolés.
En conclusion, nous pouvons accepter la date de la fondation de Carthage en 814-813 av. J.-C. et fixer le début de la colonisation phénicienne au VIII^e siècle. Quant aux informations de sources classiques, l'analyse critique démontre qu'elles remontent à une seule tradition,

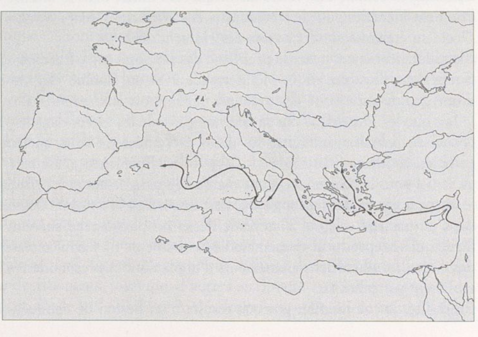
*Itinéraires phéniciens en Méditerranée*



*La route méridionale*



*La route septentrionale*

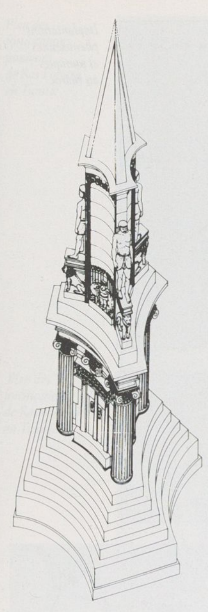


*Carte des implantations grecques et phénico-puniques en Italie*

issue sans doute de l'âge hellénistique, qui considérait les poèmes homériques comme une vérité historique. En outre, dans la mesure où l'on tient Héraclès pour le « créateur » des Phéniciens, leurs voyages en Occident étaient assimilés à ceux des Héraclides.

Mais alors, comment poser le problème des rapports entre Phéniciens et Grecs dans l'histoire de la Méditerranée ? Si on élimine l'hypothèse d'une grande antériorité des premiers par rapport aux seconds, il reste le fait que les Phéniciens ont sans doute précédé les Grecs dans le processus de colonisation. Entre les dates présumées de leurs anciennes colonies, Carthage (814-813 av. J.-C.) pour les Phéniciens et Ischia (775 av. J.-C.) pour les Grecs, il y a une marge de quarante années sur laquelle on peut certes discuter mais qu'il est impossible d'ignorer. Du reste, dans un passage célèbre, Thucydide décrit un phénomène survenu en Sicile qui se reproduisit vraisemblablement ailleurs : à l'arrivée massive des Grecs, les Phéniciens, possesseurs d'implantations plus modestes, se replièrent sur celles-ci.

En réalité, la colonisation grecque résulta d'un besoin de conquête de



l'arrière-pays et d'exploitation de l'agriculture, et non pas seulement du commerce, ce qui faisait défaut à la colonisation phénicienne (ou était considéré comme moins essentiel). Cela explique également l'adaptation progressive de la colonisation phénicienne à la situation nouvelle de la Méditerranée, jusqu'à la formation d'une colonie – Carthage – plus importante que les autres, et la constitution d'un empire qui garda toujours les marques des origines marchandes et maritimes de la première colonisation.

Considérant maintenant les lieux de l'expansion méditerranéenne, il convient de commencer par Chypre, où des fouilles récentes, déjà mentionnées, signalent une présence phénicienne importante au moins des le IXe siècle av. J.-C. Le centre principal fut certainement Kition, sur la côte orientale ; il y eut aussi Golgoï, Idalion, Tamassos, Paphos, Marion, Làpithos, autres centres célèbres. Chypre apparaît si intimement liée à la mère patrie qu'il est parfois difficile de reconnaître les caractères propres à sa production. Cette dernière est si riche et abondante que sous bien des aspects elle représente une source de connaissances encore plus intéressante que celle offerte par les villes phéniciennes.

Les Phéniciens établirent également des colonies dans l'archipel de la mer Égée, dont il ne reste que des traces infimes. La tradition grecque signale la présence phénicienne à Rhodes et quelques inscriptions la confirment. Toujours par des sources grecques, nous savons qu'il s'implantèrent dans d'autres îles, notamment en Crète où la ville d'Itanos aurait été fondée par eux. Il convient, par ailleurs, de rappeler les coupes trouvées à Athènes, Olympie et Delphes, qui témoignent au moins d'une certaine activité commerciale ; alors qu'en Attique, ce sont des inscriptions qui marquent leur passage.

*Reconstitution axonométrique du mausolée néopunique de Sabratha Libye*

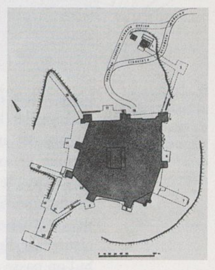
En Égypte, le long de la côte africaine, leur présence a dû être limitée et sporadique. Selon Hérodote, il y avait à Mémphis un « camp tyrien » et un sanctuaire d'Ashtarté. On a trouvé de la céramique rouge phénicienne à er-Retabeh et dans d'autres localités du Delta.

Si l'on passe de l'est à l'ouest, il faut remarquer que dans bien des cas l'on n'est pas en mesure de distinguer les implantations qui remontent à la phase phénicienne de celles de la phase carthaginoise, c'est-à-dire de l'époque où Carthage, devenue une grande puissance, se mit à son tour à fonder des colonies. D'après les annales de la ville, Auza, qui n'a pas été encore identifiée, aurait été fondée par Ithobaal de Tyr au IXe siècle av. J.-C. Leptis Magna, dont Salluste dit qu'il s'agit d'une colonie de Sidoniens, mais que d'autres attribuent aux Tyriens, a laissé des traces dès le VIIe siècle av. J.-C. ; toutefois, celles-ci ne sont d'origine

*Implantations phéniciennes et puniques au Maroc*

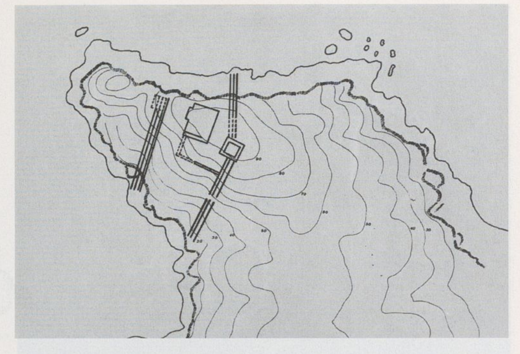
phénicienne qu'à partir du IIIe siècle. À Oéa, l'actuelle Tripoli, une nécropole des IIIe-IIe siècles av. J.-C. a été mise au jour, alors que de nombreuses amphores portant des marques puniques proviennent de Bou Settah. Quant au centre de Sabratha, la première implantation remonte aux VIe-Ve siècles av. J.-C.

Sur le territoire de l'actuelle Tunisie, on rencontre : Acholla (el-Alia) où l'on a découvert un tophet d'âge tardif ; Thapsus (Ras Dimasse) avec une nécropole du IVe siècle av. J.-C. ; Mahdia (nom moderne dont nous ignorons la correspondance ancienne) avec une riche nécropole du Ve siècle ; Leptis Minor (Lamta) avec des restes de sarcophages en bois dans des tombes à puits ; Hadrumète (Soussé), centre florissant dès le VIe siècle, avec un tophet intéressant pour les stèles qu'on y a découvertes, et une nécropole. Les explorations et les fouilles récentes ont révélé la richesse archéologique du cap Bon et principalement de la ville de Kerkouane, la seule de l'Afrique punique où subsistent encore nombre de structures originelles, ainsi que les vestiges archéologiques de la nécropole de Djebel Mlezza, non loin de là, et des forteresses les plus célèbres qui ponctuaient les côtes : Kélibia, Ras Fortass, Ras ed-Drek, etc. Plus à l'est, sur le territoire

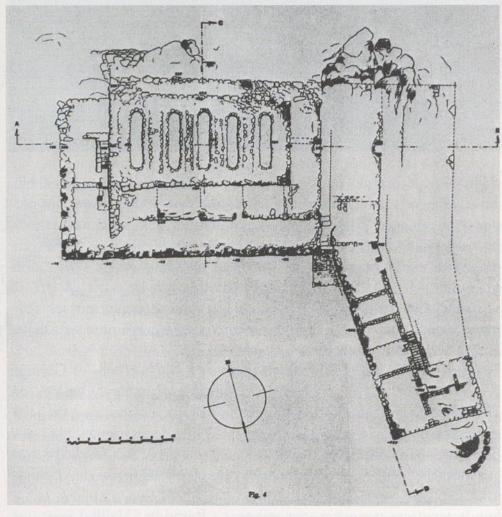


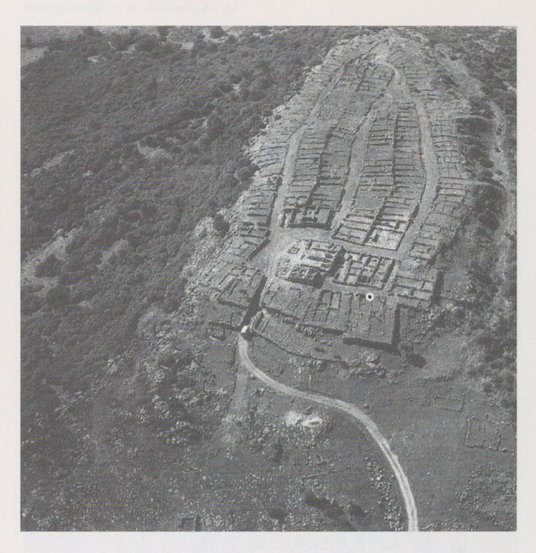
*Plan des fortifications puniques de Kélibia en Tunisie*

*Plan des fortifications puniques de Ras Fortass en Tunisie*



*Plan des fortifications de Ras ed-Drek en Tunisie*





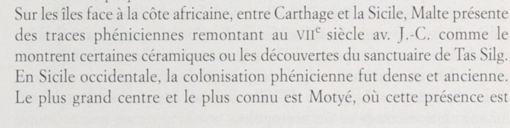
*Vue aérienne de l'acropole de l'implantation punique de Monte Sirai Sardaigne*

d'Hippo Acra (Bizerte), quelques tombes ont été mises au jour au cap Zebib. En Algérie, on trouve Hippo Régius (Bône) où des découvertes ont permis de commencer à dégager les murs puniques. À Cirta (Constantine), on a dégagé un tophet avec nombre de stèles du IIe siècle av. J.-C., voire plus tardives. La nécropole de Chullu est elle aussi du IIIe siècle, alors qu'Igilgili (Djidjelli) a restitué des tombes que certains datent du VIe siècle, d'autres du IIIe. D'Icosium (Alger) on connaît surtout les monnaies. Tipasa possède une importante nécropole qui remonte sans doute au VIe siècle av. J.-C.

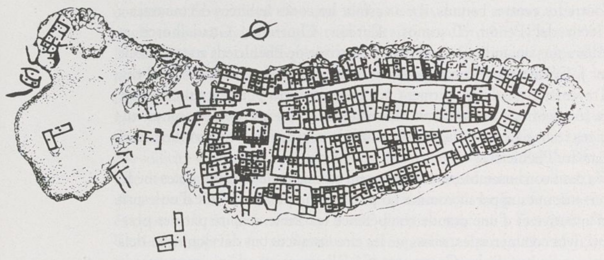
Toujours en Algérie, à l'ouest, on trouve : Iol (Cherchell) et Gunugu (Guraya), avec des nécropoles assez tardives où étaient déposés un grand nombre d'œufs d'autruche peints ; Les Andalouses, avec un habitat et une nécropole du IVe siècle av. J.-C.; l'île de Rachgoun, avec une nécropole riche de pièces du VIIe siècle av. J.-C.; Mersa Madakh, avec des murs d'enceinte et de nombreuses céramiques au moins du VIe siècle av. J.-C.

Sur le territoire marocain, apparaissent : Rusaddir (Melilla) avec une nécropole des IVe-IIIe siècles av. J.-C. ; Emsa, avec des restes d'habitations et de céramique un peu plus tardifs ; Sidi Abdselam el-Bahri, avec des traces d'implantation et de céramique du Ve siècle av. J.-C. ; Tamuda, centre habité important mais tardif IIe siècle av. J.-C.) ; Tanger

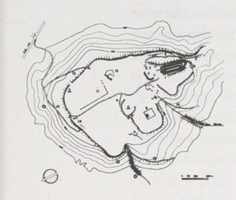
où, par leurs bijoux et la céramique, les nécropoles indiquent une date plus ancienne, allant jusqu'au VIIIe siècle av. J.-C. Sur la côte atlantique on trouve : Lixus (Arcila), déjà rappelée pour son ancienneté légendaire mais non moins attestée dès le VIIe siècle ; Sala, avec des céramiques de la même époque ; et enfin Mogador, avec des bijoux et des inscriptions de la même époque.



Sur les îles face à la côte africaine, entre Carthage et la Sicile, Malte présente des traces phéniciennes remontant au VIIe siècle av. J.-C. comme le montrent certaines céramiques ou les découvertes du sanctuaire de Tas Silg. En Sicile occidentale, la colonisation phénicienne fut dense et ancienne. Le plus grand centre et le plus connu est Motyé, où cette présence est



*Plan de l'acropole de Monte Sirai Sardaigne*



*Plan des fortifications de Monte Sirai Sardaigne*

attestée dès le VIIIe siècle, et qui se développera jusqu'au IVe siècle av. J.-C. – date à laquelle les Grecs détruisirent les zones habitées. Motyé est connue pour son tophet d'où proviennent plus de mille stèles avec figures. Au VIIe siècle, il y a Solunte et Palerme où les traces sont de moindre importance du fait des superpositions successives ; cependant, on connaît depuis très longtemps certains témoignages du centre grec de Sélinonte et, par ailleurs, la découverte d'une implantation avancée à Monte Adranone est récente.

La pénétration phénicienne en Sardaigne a été encore plus profonde comme l'attestent les fouilles et les explorations de ces dernières années. Nous pouvons observer que les implantations de Sulcis et de Tharros remontent au VIIIe siècle av. J.-C., alors que Cagliari, Nora et Bithia sont au moins du VIIe siècle. L'occupation s'étend ensuite au nord de l'île où le centre principal est Olbia ; mais on trouve des traces d'une occupation militaire à l'intérieur des terres, à Monte Sirai, et religieuse à Antas. De plus, l'examen des lieux a mis en évidence une ligne de forteresses qui coupait l'île transversalement, plus ou moins de Padria à Muravera. Si l'on ajoute à cela certaines implantations, même modestes, le long de

la côte orientale, on peut voir qu'à l'époque de la plus grande expansion de Carthage (IV$^{e}$ siècle av. J.-C.) les Phéniciens parvinrent à contrôler toute l'île.
C'est également aux fouilles de ces dernières années que l'on doit une connaissance à la fois plus grande et renouvelée de la présence phénicienne en Espagne. Autrefois, on considérait les limites de la pénétration comme étant Cadix et Ibiza – et elles continuent de l'être, du moins en partie. Dans le premier cas, l'ancienne datation n'a pas été confirmée, mais le centre reste important. Dans le second cas, les nécropoles ont permis de mettre au jour une grande quantité de terres cuites et d'objets d'arts dits mineurs. Le centre de Villaricos, sur la côte méridionale, est lui aussi intéressant pour ses nécropoles.
Outre les centres connus, il y a surtout les zones habitées découvertes à Cerro del Peñón, Toscanos, Alarcón, Chorreras, Guadalhorce et Aljaraque, qui indiquent clairement l'arrivée de Phéniciens au VIII$^{e}$ siècle av. J.-C. De plus, les nécropoles d'Almuñécar, de Cortijo de las Sombras, Trayamar et Jardín confirment nos connaissances pour ce qui concerne la zone côtière. À l'intérieur, des habitats et des nécropoles non phéniciens resurgissent ; il s'agit néanmoins de populations locales influencées par des Phéniciens.
Vu dans son ensemble, le rayonnement phénicien le long des côtes méditerranéennes apparaît comme un phénomène puissant, fruit d'un esprit d'initiative et d'une grande compétence maritime, inspiré par des perspectives commerciales, mais que les circonstances ont développé au-delà de ces limites. Si les Grecs ont arrêté l'expansion phénicienne vers le continent italien, à leur tour les Phéniciens ont fermé aux Grecs la voie de la Sardaigne et de l'Occident méditerranéen, donnant ainsi naissance au système de colonisation le plus vaste que l'histoire ancienne ait connu.

# L'empire carthaginois

*Sabatino Moscati*

De toutes les informations, difficilement vérifiables, qui nous ont été transmises par les Annales de Tyr, l'une d'elles domine par son intérêt. Elle relate qu'au cours de la septième année du règne de Pygmalion (820-774 av. J.-C.) sa soeur, Élissa, s'enfuit et fonda en Afrique la colonie de Carthage *(qart hadasht,* c'est-à-dire « ville nouvelle »). Les auteurs classiques, et tout particulièrement Justin qui s'inspire sans doute de Timée, confirment l'événement : la fugue d'Élissa serait due à l'assassinat de son oncle et époux Acherbas, prêtre d'Ashtarté, sur l'ordre de Pygmalion. Élissa arriva d'abord à Chypre où le grand prêtre de Junon se joignit à elle, puis elle repartit emmenant quatre-vingts jeunes filles destinées à la prostitution sacrée.

Les navigateurs arrivèrent à l'emplacement de la future Carthage. Afin d'assurer aux siens un espace convenable, Élissa dut recourir à une ruse : elle sollicita « autant de terre que pourrait en contenir la peau d'un bœuf ». Elle découpa cette peau en bandes très étroites et en entoura la colline qui allait devenir le centre de la future zone d'habitation. Le jeu de mots est évident, et il est intéressant qu'il soit d'origine grecque : l'acropole de Carthage s'appelait en fait Byrsa, nom grec signifiant « peau de bœuf ». Le terrain acquis et la ville fondée, les Phéniciens reçurent l'hommage des populations locales, parmi lesquelles se trouvaient leurs prédécesseurs qui occupaient déjà Utique, indice de l'antériorité de cette implantation.

L'aventure personnelle d'Élissa se conclut de façon tragique. Le roi Iarbas qui régnait alors – continue Justin – tomba amoureux d'elle et lui demanda de l'épouser, faute de quoi ce serait la guerre. Élissa ne se sentant pas le courage de trahir la mémoire de son époux disparu, se jeta sur un bûcher. Dans la tradition, son nom ne tarda pas à être associé à celui de Didon. C'est ainsi que naquit, avec l'intervention d'Énée, la version dont l'*Énéide* de Virgile allait être l'expression poétique.

Les informations sur Carthage nous manquent pour ce qui concerne une longue période. Il est néanmoins certain que la cité se développa, puis qu'elle devint florissante et puissante ; les découvertes archéologiques en témoignent, tout comme la première donnée historique, à savoir la fondation d'une colonie à Ibiza, aux Baléares, en 654-653 av. J.-C. Il est pourtant probable que la colonie d'Ibiza a d'abord été phénicienne, mais la thèse même d'une telle fondation, qui indiquerait une sous-colonie, reflète au moins la prise de possession de cette île par Carthage.

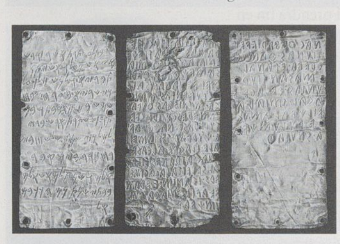
Une indication postérieure nous apprend qu'à une date que l'on peut fixer aux alentours de 600 av. J.-C., les Carthaginois essayèrent d'empêcher la fondation de Marseille par les Grecs. Ils furent vaincus au cours d'une bataille navale mais, entre temps, leurs intérêts et leur puissance maritime

*Ruines puniques sur la colline de Byrsa, Tunisie*

s'étaient accrus bien au-delà du territoire africain. Les informations ultérieures concernent l'Italie et la Sicile où le général carthaginois Malcos intervint vers l'an 550 av. J.-C. Il se battit victorieusement contre les Grecs et soumit une partie de l'île – à l'évidence la zone occidentale où existaient déjà les colonies phéniciennes de Motyé, Palerme et Sélinonte. Entre 545 et 535 av. J.-C., Malcos pénétra en Sardaigne ou, toutefois, la présence d'autres colonies phéniciennes (Cagliari, Nora, Bithia, Sulcis, Tharros) ne suffit pas à le sauver de la défaite.

Malcos est un nom énigmatique. Il signifie « roi » et peut donc avoir indiqué la fonction plutôt que la personne. Cependant, toujours d'après les sources, la défaite en Sardaigne eut des répercussions à Carthage d'où Malcos et son armée furent bannis. Il se révolta, assiégea Carthage et s'en empara. Mais son pouvoir dura peu : accusé de tyrannie, il fut mis à mort. Magon lui succéda et fonda une dynastie qui allait gouverner de nombreuses années.

En ce qui concerne la politique extérieure de Carthage, l'année 535 av. J.-C. demeure significative. Les Carthaginois alliés aux Étrusques vainquirent les Grecs au cours de la bataille d'Alalia, sur la côte orientale de la Corse. C'était là le signe d'une nouvelle dimension de la politique méditerranéenne, d'une alliance contre les Grecs d'où surgit une division en zones d'influence : l'Italie continentale – sauf la Grande-Grèce – aux Étrusques, les grandes îles et l'Occident méditerranéen aux Carthaginois. Le symbole le plus évident de l'alliance étrusco-carthaginoise nous vient de Pyrgi, sur la côte tyrrhénienne, au nord de Rome. Dans ce centre portuaire étrusque, un roi de Cerveteri fit graver et dédier à la déesse phénicienne Ashtarté (Uni pour les Étrusques) trois plaques d'or, deux en étrusque et une en phénicien. La réaction grecque eut lieu en Afrique où, en 510 av. J.-C., le Spartiate Dorieus conduisit la contre-offensive. Il fut repoussé, mais son action démontre pour la première fois la portée que pourrait revêtir une guerre menée sur le territoire métropolitain de Carthage. Dorieus alla ensuite en Sicile, autre lieu de confrontation entre Carthaginois et Grecs : là aussi il fut battu, mais là aussi il montra l'orientation de l'affrontement. C'est alors que Carthage porta son regard sur la puissance naissante de Rome et, naturellement, noua avec elle une alliance contre les Grecs.



*Feuilles d'or avec des inscriptions en phénicien et en étrusque trouvées à Santa Severa, Italie début du Ve siècle av. J. C. 19,3 cm, 18,5 cm 19,2 cm Rome, Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia* • *p. 73*

On y définit les zones d'influence respectives : le territoire latin aux Romains, une partie de l'Afrique et de la Sicile aux Carthaginois. Le texte de Polybe en est un témoignage : « À de telles conditions, il y aura amitié entre les Romains et leurs alliés, et les Carthaginois avec leurs alliés. Ni les Romains ni leurs alliés ne devront naviguer au-delà du promontoire dit "Beau" à moins

qu'ils n'y soient contraints par une tempête ou par des ennemis. Quiconque y serait contraint par la force ne devra rien acheter sur le marché, ni prendre plus que le strict nécessaire au ravitaillement de l'embarcation ou à la célébration des sacrifices; il devra en outre s'éloigner dans les cinq jours. [...] Si un Romain va dans cette partie de la Sicile détenue par les Carthaginois, il y sera traité avec les mêmes droits que les autre. À leur tour, les Carthaginois ne feront aucun tort aux populations d'Ardée, Antium, Laurente, Circé, Terracine, ni d'aucune autre ville des Latins assujettie aux Romains ».



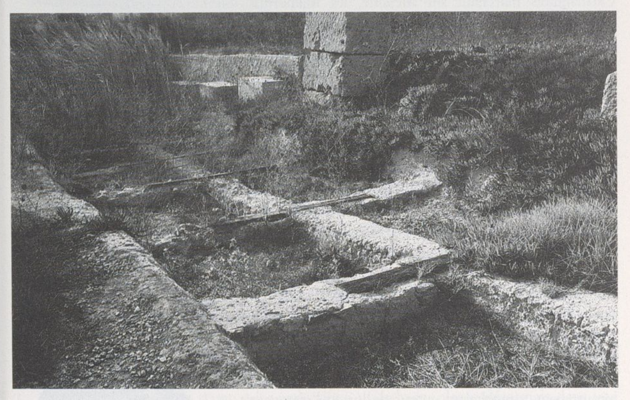
En 480 av. J.-C., un événement décisif témoigne d'un retournement du rapport de forces. A Himère, sur la côte septentrionale de la Sicile, les Grecs infligèrent une lourde défaite à l'armée carthaginoise et, au cours de la même année, battirent les Perses à Salamine. Certains historiens lièrent les deux faits en supposant qu'il y aurait eu une alliance entre Carthaginois et Perses contre les Grecs. Les historiens modernes n'admettent guère cette hypothèse dans laquelle ils voient un reflet de la propagande grecque. En tout cas, la victoire d'Himère marque le début d'une longue période de silence qui prendra fin en 409 av. J.-C. avec l'ouverture d'une nouvelle phase d'affrontements en Sicile.



*Monnaie punique en argent émission sicilienne au droit Héraclès-Melqart couvert d'une peau de lion, et au revers protome de cheval et palmier 300-280 av. J.-C. Parme, Palazzo della Pilotta*

En 409 et 406 av. J.-C., les Carthaginois prirent l'offensive en conquérant Himère au nord, Sélinonte, Agrigente et Géla au sud. Les Grecs réagirent à leur tour avec l'expédition de Denys l'Ancien qui, en 397, arriva jusqu'à Motyé dont il s'empara. En 367, à la mort de Denys, la frontière se stabilisa le long des fleuves Alicos et Himère, si bien que les Carthaginois se rendirent maîtres du tiers occidental de l'île et les Grecs du reste. Peu de temps après fut conclu un deuxième traité entre Rome et Carthage, contenant une innovation par rapport au précédent : désormais Carthage contrôlerait la Sardaigne, mentionnée parmi ses possessions au même titre que l'Afrique.

Les affrontements entre Carthaginois et Grecs en Sicile se répétèrent au cours de la deuxième moitié du IV^e siècle av. J.-C. : entre 342 et 339, sur une initiative de Timoléon de Corinthe qui fut repoussé lors de la bataille de Crimisos, puis entre 318 et 305, sur celle d'Agathocle de Syracuse qui, défait et assiégé dans sa ville, réalisa l'audacieux dessein, déjà formé par Dorieus, d'assaillir Carthage sur son propre territoire. Un passage significatif de Diodore décrit comment les Grecs virent les alentours de Carthage, dévoilant la grande prospérité d'une région jusqu'ici protégée de la guerre toujours faite à l'extérieur : « Le territoire intermédiaire qu'il fallait traverser était parsemé de jardins et d'arbres fruitiers de toutes sortes, car plusieurs ruisseaux étaient canalisés et irriguaient les lieux. Une succession de maisons apparaissaient dans la campagne, toutes luxueusement construites et blanchies à la chaux, signes évidents de la richesse de leurs propriétaires.



*Vue du port de Carthage, Tunisie*

*Structures du port de Carthage, Tunisie*

Les villas débordaient de tout ce qui contribue aux plaisirs de la vie, puisque les habitants avaient mis de côté une grande quantité de biens au cours d'une longue période de paix. La terre était plantée de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers. Sur les terrains restant, des bœufs et des brebis paissaient dans la plaine. Il y avait là une opulence variée car les Carthaginois les plus nobles y avaient leurs biens et pouvaient jouir des plaisirs de la vie grâce à leurs ressources ».



*Plat avec éléphant harnaché pour la guerre provenant de Capena, Italie III^e siècle av. J.-C. Rome, Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia*
*• p. 74*

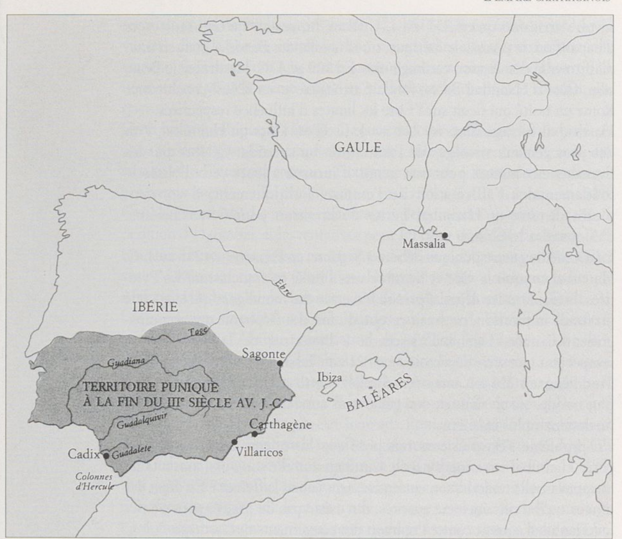
Profitant de l'effet de surprise, Agathocle connut tout de suite le succès : il conquit plusieurs villes africaines et s'allia, en Égypte, avec les successeurs d'Alexandre. Mais en Sicile la guerre tourna à son désavantage et il fut contraint de rentrer et de conclure, en 305 av. J.-C., une paix qui ramena les frontières aux fleuves Himère et Alicos. Entre temps, en 306, les Carthaginois avaient signé un troisième traité avec Rome. Il y en eut un quatrième en 279, pour une défense mutuelle contre le dernier assaut grec, celui de Pyrrhus, roi d'Épire, qui dut abandonner la Sicile en 276. Par ailleurs, ce départ des Grecs préparait l'affrontement entre Carthage et Rome qui débuta en 265, lorsque les Carthaginois marchant sur Messine, les Mamertins qui l'occupaient demandèrent de l'aide aux Romains.

Dans le cadre de notre exposé, il n'est pas possible d'entrer dans le détail des guerres puniques sur lesquelles les auteurs romains nous fournirent une profusion d'informations. Sur la première (264-241 av. J.-C.), il serait intéressant de savoir si les Romains avaient prévu – et jusqu'à quel point – le développement de cet affrontement ou s'ils l'avaient résolument préparé. À ce qu'il semble, les choses ne se passèrent pas selon ce dernier schéma. L'appel des Mamertins dut plonger le Sénat dans l'embarras bien qu'il s'attendît à une guerre courte et limitée. Celle-ci débuta avec une série de succès pour le consul Appius Claudius Caecus qui débarqua à Messine et arriva à Agrigente en 262 av. J.-C. Le problème de la guerre maritime se posa alors aux Romains, car les Carthaginois y étaient déjà bien entraînés. Polybe nous en a laissé un témoignage : « Ils étaient de très loin supérieurs, tant pour la vitesse de leurs navires et leur construction, que pour l'expérience et l'habileté des marins. Si certains d'entre eux étaient repoussés par l'ennemi, ils se retiraient sans courir aucun risque car ils pouvaient manœuvrer avec agilité et prendre le large. L'ennemi avançait-il pour les prendre en chasse? Ils se retournaient, virevoltaient autour de lui ou l'attaquaient de flanc sans répit, alors que le navire romain pouvait à peine virer de bord à cause de sa lourdeur et du peu d'expérience de l'équipage. Cela fut la cause d'un grand nombre de naufrages. »

*Droit de monnaie punique en argent émise en Espagne considérée comme le portrait d'Hannibal 237-218 av. J.-C. 22,5 g Gabinete Numismático de Cataluña*



Mais les Romains s'adaptèrent vite en construisant une flotte pourvue d'inventions originales, comme le corbeau, sorte de passerelle qu'on lançait sur les embarcations




*La domination carthaginoise en Espagne à l'époque barcide*

ennemies pour en faciliter l'abordage. Une victoire remportée à Myles, en 260 av. J.-C., fut le premier fruit de cette nouvelle situation ; celle du cap Ecnomes, en 256, la confirma. Puis Attilius Regulus essaya de porter la guerre en Afrique, mais sa tentative échoua tragiquement. Dans le même temps, les Carthaginois, à partir de 247, menèrent des campagnes couronnées de succès en Sicile, sous la conduite d'Hamilcar Barca, le père d'Hannibal.

La guerre se conclut sur mer, avec la victoire du consul Lutasius Catulus, en 241 av. J.-C., aux îles Égates. Les conditions de paix coûtèrent très cher aux vaincus. Les Carthaginois devaient évacuer la Sicile, rendre les prisonniers, s'engager à renoncer à toute hostilité envers les Romains et leurs alliés, et payer une lourde indemnité. Ces conditions constituèrent le point de départ d'une crise endémique : Carthage, placée désormais dans une situation d'infériorité, ne parvint jamais à s'en relever de façon durable.

Les premiers signes de la crise apparurent rapidement en Afrique. Aidés par les Libyens, les mercenaires se révoltèrent et une guerre de quatre ans commença, apportant aussi la révolte en Sardaigne (238 av. J.-C.). Les mercenaires y demandèrent de l'aide aux Romains ; ceux-ci intervinrent et occupèrent l'île ainsi que sa voisine, la Corse. C'était là un autre coup porté à la puissance méditerranéenne de Carthage qui ne parvint à juguler la

révolte africaine qu'en 237 av. J.-C. Il ne lui restait qu'une seule voie d'expansion, la péninsule ibérique, où la famille des Barcides était en train d'affirmer la domination carthaginoise. En 229 av. J.-C. Hasdrubal le Beau, beau-frère d'Hannibal Barca, fonda Carthagène et en 226, il conclut avec Rome un traité qui fixait sur l'Èbre les limites d'influence respectives.
Hasdrubal fut assassiné en 221 av. J.-C. C'est alors qu'Hannibal, l'un des plus géniaux stratèges de l'Antiquité, lui succéda. Célébré par les Romains eux-mêmes pour son génie, il incarna à leurs yeux l'obstacle fondamental à l'affirmation de l'empire. Politiquement, il convient plutôt de dire qu'Hannibal hérita de la vision panméditerranéenne d'Alexandre le Grand.
La deuxième guerre punique débuta à Sagonte, en Espagne, en 218 av. J.-C. Hannibal conquit la ville et fit route vers l'Italie en franchissant les Pyrénées, la Gaule et les Alpes. Après sa traversée des montagnes qui laissa une profonde impression, ne serait-ce que du fait des éléphants qui accompagnaient l'armée, Hannibal descendit à l'intérieur de la péninsule en remportant une série de victoires : en 218 au Tessin et à la Trébie, en 217 à Trasimène, en 216 à Cannes (en Apulie). Cette stratégie terrestre, et non plus navale, est un signe de son génie mais aussi de la nécessité : Carthage ne dominait plus les mers.
Un problème s'est plusieurs fois posé aux historiens, celui du rapport entre Hannibal et sa mère patrie. Carthage fut-elle toujours consentante et appuya-t-elle toujours son entreprise, sans jamais la freiner ? En dépit des doutes qu'il a certainement suscités, il n'existe pas de preuve pour penser qu' Hannibal agissait contre l'opinion des gouvernants de Carthage.
Quant à la politique d'Hannibal en Italie, il est évident que son projet était de détacher de Rome les populations de la péninsule. Les clauses des traités avec différentes villes le démontrent : elles tendaient toujours à leur accorder une autonomie. En somme il créait une fédération avec Carthage, qui écartait toute menace de domination. Ainsi, la tentative de faire de Capoue la future « capitale de l'Italie » constitue-t-elle un détail intéressant. Mais dans l'ensemble, on peut dire que les résultats furent décevants, et c'est là qu'il faut rechercher la raison de l'échec de cette entreprise. Non moins significatif, bien que, lui aussi, sans issue, est l'accord entre Hannibal et Philippe V de Macédoine, où transparaît le projet méditerranéen hérité d'Alexandre.
Polybe rapporte que les plénipotentiaires macédoniens s'exprimèrent ainsi : « Nous nous engageons réciproquement à ne pas nous tendre de guet-apens ou de pièges, mais à combattre avec toute notre vigueur et toute notre sollicitude, sans tromperie ni envie, les ennemis de Carthage, à l'exception des rois, des villes et des peuples auxquels nous lient des pactes d'amitié ». Et les Carthaginois de répondre : « Nous serons les ennemis de tous ceux qui prendront les armes contre le roi Philippe, à l'exception des rois, des villes et des peuples auxquels nous lient des pactes d'amitié. Vous nous aiderez dans la guerre contre les Romains jusqu'à ce que les dieux nous accordent, ainsi qu'à vous, la victoire, et vous nous apporterez votre

secours quand nous en aurons besoin. [...] Si les dieux nous accordent la victoire dans la guerre contre les Romains et leurs alliés, et si les Romains veulent alors conclure un traité, nous y souscrirons à condition qu'ils nouent avec vous la même amitié et qu'il leur soit interdit de vous faire la guerre ».

Cette vision politique d'Hannibal, toute malchanceuse qu'elle ait pu être, apparaît donc grandiose, appuyée par son génie militaire. L'inefficacité des tentatives, à l'intérieur comme à l'extérieur, permit à Rome de se renforcer progressivement : elle prit Syracuse en 212 av. J.-C., Capoue en 211, Carthagène en 209. La guerre remonta aux lieux mêmes ou commença l'expédition d'Hannibal, et les tentatives pour lui venir en aide échouèrent. Les Romains finirent par passer en Afrique : Scipion y débarqua en 204, s'allia avec Massinissa, roi des Numides. Hannibal revint précipitamment en Afrique ou la bataille de Zama, en 202, fut décisive. Il en sortit vaincu.

Les conditions de paix furent très lourdes : abandon de l'Ibérie et des territoires occupés d'Afrique, destruction de sa flotte, paiement d'un tribut considérable, interdiction de faire la guerre sans le consentement de Rome. Pour tenter de relever Carthage, Hannibal proposa des réformes qui portaient atteinte à de gros intérêts. Il fut alors contraint de s'exiler et finit par se donner la mort pour ne pas être livré aux Romains. Mais les provocations de Massinissa conduisirent à la troisième guerre avec Rome (149-146 av. J.-C.) qui s'acheva par la destruction définitive de Carthage.

Vue dans son ensemble, la défaite de Carthage semble liée à son incapacité à créer un empire solide et structuré, comme celui que Rome contrôlait. La domination des mers ne pouvait remédier à cette carence, tout comme le génie d'Hannibal ne put y pourvoir. Cependant, l'héritage de Carthage, sa langue, ses croyances, ses usages, se maintint longtemps en Afrique et dans les territoires occupés. Paradoxalement, on peut dire que ce fut Rome qui conserva cet héritage, aussi la totale disparition de Carthage ne fut-elle effective qu'à la fin de l'Empire romain.

# L’aventure d’Hannibal

*Giovanni Brizzi*

C’est sans doute à Carthage même, et non à Malte comme il en est fait mention dans certains récits, que naquit Hannibal en 247 av. J.-C. Aîné de trois frères, il appartenait à une famille fortunée – on sait qu’elle possédait d’immenses domaines dans ce qui est aujourd’hui le Sahel tunisien – et de vieille noblesse. Certains chercheurs modernes attribuent même à cette famille des liens plus anciens avec la Phénicie. Quant à Silius Italicus, il associait leur arrivée à celle d’Élissa.



*Stèle votive avec buste d’homme provenant du tophet de Carthage Tunisie IIIe siècle av. J.-C. calcaire, 72 cm Musée de Carthage*

Premier à porter le surnom de Barca («la foudre»), Hamilcar, le père d’Hannibal, avait été le héros de la guerre contre Rome et le vainqueur de l’impitoyable campagne menée contre la révolte des mercenaires d’Afrique ; quant à Hasdrubal, le beau-frère, enfant prodige de la classe politique punique, il avait toute la faveur du peuple carthaginois. Chefs reconnus du parti démocratique national, ces deux éminents représentants de la famille s’étaient faits les promoteurs d’une profonde réforme anti-oligarchique des institutions de la cité, voire, comme on a pu le penser, d’une véritable révolution populaire. Ils avaient en outre compté, à une certaine époque, parmi les plus subtils et les plus brillants partisans de l’hellénisme, au cœur d’un débat sur la culture grecque qui ne cessait d’agiter la société carthaginoise.

Toutes ces activités n’étaient cependant que l’expression avouée de visées sans doute beaucoup plus ambitieuses et plus complexes. Depuis plus d’un siècle, le monde méditerranéen voyait périodiquement surgir des personnages qui, à l’instar d’Alexandre le Grand, se targuaient d’origines divines pour proclamer leur supériorité, des princes et des chefs de guerre qui tablaient sur leur puissance militaire pour se mettre au-dessus des lois. De tels exemples ne pouvaient manquer d’inspirer les Barcides, dont les réformes politiques, inaugurées par l’affaiblissement systématique des structures oligarchiques de la cité, devaient se poursuivre par la reconstruction de l’empire punique sur de nouvelles bases, grâce à la conquête de vastes territoires. Enfin, l’ultime étape, après l’inévitable guerre de revanche contre Rome, ne pouvait être que la concentration des pouvoirs entre leurs mains. La figure la plus caractéristique du panthéon barcide, la divinité sous la protection de laquelle toute la famille plaçait ses aspirations, était Melqart, chef de guerre qui franchit les Alpes en venant d’Espagne selon les récits mythologiques. Vénéré dans le mondé ibérique comme chez les Celtes et dans la Grande-Grèce, il était intimement associé à

Héraclès et fut l'un des symboles les plus universellement répandus de la souveraineté hellénistique.

Les chroniques grecques et latines se font l'écho des engagements idéologiques et politiques clairement manifestés par la famille. Et si les ambitions d'Hasdrubal se voient fustigées par un Fabius Pictor, on reconnaît qu'Hannibal avait au moins l'envergure d'un véritable chef d'État.

Pour les Barcides, aucune expansion d'importance ne pouvait s'envisager sans la conquête préalable de la péninsule Ibérique. La possession et l'exploitation directe des mines espagnoles devaient compenser, dans l'économie carthaginoise dépossédée de ses colonies maritimes, la perte des ressources agricoles de Sicile et de Sardaigne aussi bien que celle de son monopole commercial en Méditerranée occidentale ; mais surtout, elles permettraient l'entretien d'un fort contingent de mercenaires. L'Espagne offrait en outre la sécurité d'une base arrière suffisamment lointaine pour échapper aux ingérences du pouvoir romain, sans compter que l'on pouvait, à l'occasion, y recruter d'excellents soldats. Depuis 237 av. J.-C., Hamilcar en avait donc entrepris la conquête. À sa mort, les opérations militaires se poursuivirent sous l'autorité d'Hasdrubal, qui sut remarquablement administrer les territoires conquis où il fonda une capitale, Carthago Nova (Carthagène). Hannibal, le fils d'Hamilcar, lui succéda. Lorsqu'il prit le commandement de l'armée carthaginoise, en 221 av. J.-C., il n'avait que vingt-cinq ans.

*Tactique et stratégie*

Hannibal n'avait pas dix ans lorsqu'il fut éloigné de sa ville natale pour aller en Espagne où il fut élevé dans les cantonnements de l'armée paternelle. Il s'mprégna d'hellénisme, tant par tradition familiale que par inclination personnelle. Sans doute en souvenir de son maître, le stratège Xanthippe qui, quelques années auparavant, avait écrasé en Afrique l'armée de Regulus « non par sa valeur, mais par son habileté », Hamilcar choisit pour son fils un précepteur lacédémonien, le Spartiate Sosilos. Sous sa férule, Hannibal étudia les conquêtes d'Alexandre le Grand qui devint son modèle, et bon nombre d'autres campagnes de l'histoire militaire, tout en s'initiant aux plus récentes méthodes de tactique et de stratégie.

Le chef de guerre qui émergea de ces années de formation, devint incontestablement le plus brillant représentant de l'école militaire hellénistique. Sur les champs de bataille d'Italie, il eut à maintes reprises l'occasion d'appliquer avec une inégalable maîtrise les manœuvres d'enveloppement qui en étaient la principale caractéristique. Mais Hannibal, par son génie propre, dépassa largement le seul cadre d'un enseignement bien compris. Avec la restructuration de l'armée punique, il apporta une contribution originale à l'évolution de la science militaire de cette époque. Contraint, comme tous ses prédécesseurs, de recourir à des contingents hétérogènes recrutés un peu partout dans les vastes possessions de Carthage, Hannibal fut le premier à comprendre que, pour transformer un ramassis de mercenaires essentiellement d'origine barbare en une formation militaire efficace, il

*Berceau d'une civilisation aux origines encore nimbées de mystère, même si l'on sait qu'elle remonte au III<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ, la Phénicie, cernée par l'Egypte et la Mésopotamie, ne pouvait trouver une issue que vers l'Occident méditerranéen. Devenus grands navigateurs, commerçants redoutables et colonisateurs avisés, les Phéniciens nous ont légué, outre sans doute l'alphabet, un art original qui témoigne des merveilleux artisans qu'ils furent. Ce magnifique ouvrage, étude minutieuse et jamais encore entreprise d'une civilisation plutôt méconnue, nous en restitue savamment toute la richesse.*

97-XI
54 48 19 6
195,00 FF TTC


9 782234 048195


CNL
Centre national du livre